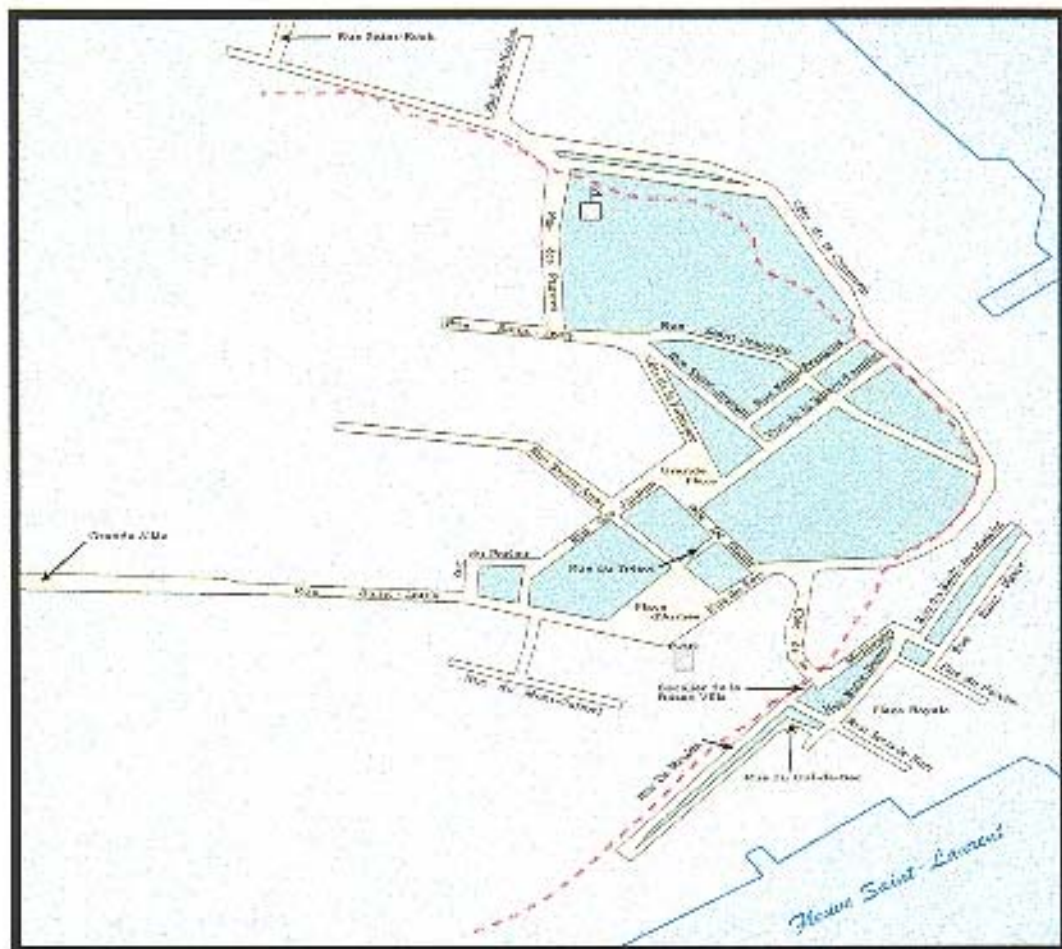


NOMS DE RUES DE QUÉBEC AU XVII^e SIÈCLE ORIGINE ET HISTOIRE

Jean Poirier



Dossiers toponymiques, 27

Recherche et rédaction

Jean POIRIER

Direction générale

Alain VALLIÈRES

Publication et diffusion

Linda MARCOUX
Guylaine PICHETTE

Cartographie

Éric LECLERC

Graphisme

Serge LABRECQUE

Remerciements

Nous désirons témoigner notre profonde reconnaissance à Fernand Grenier, géographe, d'avoir bien voulu revoir et annoter notre manuscrit. Sa connaissance de l'histoire de la Ville de Québec fait autorité. Nous remercions également la Commission de toponymie du Québec, en particulier son directeur et secrétaire Alain Vallières, qui nous a permis de publier cette recherche. Que les membres du Comité des publications de la Commission, notamment la responsable Linda Marcoux, veuillent bien trouver ici l'expression de toute notre reconnaissance. La préparation de la copie sur ordinateur de notre texte est due à Suzelle Blais, linguiste, à qui nous adressons tous nos remerciements.

Note : La toponymie employée dans ce document est le reflet de la position de l'auteur et n'engage donc que sa propre responsabilité. Les noms de lieux peuvent ne pas correspondre, à l'occasion, à la nomenclature géographique officielle du Québec.

Dépôt légal – 1^{er} trimestre 2000
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 2-550-35617-9
©Gouvernement du Québec, 2000

PRÉSENTATION

Il existe probablement plus d'astronomes que de toponymistes au Québec. C'est donc dire que nous nous connaissons tous, et c'est en bonne partie grâce à l'auteur de cette publication, mon bon ami Jean Poirier, qui a su nous inculquer, au fil des ans, sa foi et son intérêt dans la science toponymique. Jean a été en quelque sorte le toponymiste-phare, ces 35 dernières années, au Québec.

Frais émoulu de l'Université Laval avec une maîtrise en géographie, en 1961, il avait déjà démontré son penchant pour la chose toponymique, en choisissant de développer dans sa thèse le concept de **La toponymie historique et actuelle de l'île d'Orléans**. Recruté à l'époque pour fournir une relève au secrétaire de la Commission de géographie, Isaïe Nantais, Jean devait se révéler très rapidement le moteur d'un renouveau administratif essentiel pour que les autorités québécoises occupent véritablement ce champ de compétence, laissé sporadiquement sans gardien, depuis l'instauration de la Commission de géographie en 1912. Il a réorganisé celle-ci, fait nommer des membres représentant une dizaine de ministères et, tant à titre de commissaire que de secrétaire, animé et dirigé les travaux de la Commission de géographie du Québec, de 1962 à 1977.

Sa carrière de toponymiste vit ses horizons s'étendre avec la sanction de la Charte de la langue française en 1977. L'élargissement du mandat, la multiplication des postes, l'arrivée d'un président à temps plein, dont Jean devint l'adjoint de 1978 à 1995, lui permit de se consacrer encore plus intensément à la recherche toponymique. Auteur de publications spécialisées dont **Toponymie : méthode d'enquête (1965)**; **Regards sur les noms de lieux (1982)** et **Toponymie de l'île d'Orléans (1985)** qui, encore aujourd'hui, sont des repères incontournables pour quiconque s'intéresse à la vaste problématique des noms de lieux, Jean n'en a pas moins produit plus d'une centaine d'études toponymiques et de bibliographies onomastiques. Des revues spécialisées et de vulgarisation produites au Canada mais aussi en France, en Allemagne et en Suisse ont accueilli ses constats tantôt étonnants, tantôt un tantinet provocateur quant à des pistes d'explication de toponymes québécois hermétiques, qui, pour certaines remontent à ses recherches effectuées aux Archives nationales de France, au milieu des années 60.

C'est pour moi un grand honneur de vous introduire au lever du voile sur l'origine très ancienne de certains noms de rues de la ville de Québec, qui n'ont pu conserver leur halo de mystère devant l'insistance et la rigueur de mon ami Jean Poirier et son plaisir de partager ses découvertes.

Alain Vallières
Directeur général et secrétaire

des ouvrages qu'il juge être très nécessaires de faire à Québec ... , et de l'achèvement d'un puits dans la grande place de la haute ville [aujourd'hui l'odonyme Place de l'Hôtel-de-Ville], à cause des inconvénients qui peuvent arriver par le feu, et la difficulté d'y trouver de l'eau pour l'éteindre.

Lettre de Frontenac au Ministre
datée du 10 octobre 1698

LES NOMS DE RUES DE QUÉBEC AU XVII^e SIÈCLE

ORIGINE ET HISTOIRE

L'odonymie avant 1680

La ville de Québec, fondée par l'explorateur et colonisateur français Samuel de Champlain, le 3 juillet 1608, est située au confluent du Saint-Laurent et de la rivière Saint-Charles. L'occupation du territoire s'est d'abord faite au pied de la falaise où furent construits dès 1608 l'« Abitation », un magasin et, en 1615, la chapelle de l'Immaculée-Conception. C'est à partir de 1620 que Champlain commence, sur la « montagne » de Québec, la construction d'un fort qu'il nommera Saint-Louis. La partie basse de la ville, qui s'étend sur une étroite bande de terre, va du cap aux Diamants, au sud, jusqu'au sault au Matelot, au nord. La Haute-Ville est bâtie sur le promontoire ou plateau appelé également colline de Québec qui s'élève à quelque 100 mètres au-dessus du Saint-Laurent. La dénivelée est cependant de 65 mètres environ au fort et au château Saint-Louis. Dans la partie haute de la ville, à part quelques exceptions, les habitations étaient situées à l'est de la vieille enceinte, ouvrage construit en 1693 (à l'emplacement de la rue Sainte-Ursule actuelle). Le faubourg Saint-Nicolas qui prendra aussi les noms de Quartier du Palais et de Quartier Saint-Charles, avait une population de 128 personnes en 1716; il s'étendait de la rivière Saint-Charles jusqu'au pied de la rue des Pauvres (la côte du Palais d'aujourd'hui).

Les appellations Haute-Ville et Basse-Ville se sont imposées très tôt dans l'usage. Ainsi, le recensement intitulé *Estat général des habitans du Canada* en 1666 comporte en sous-titre la mention : « de toutes les personnes qui sont dans la haute & basse ville de quebecq y compris la grande Allée ».

De 1608 à 1640, Québec est avant tout un fort et un poste de traite. La Basse-Ville comprend les constructions situées dans le voisinage du magasin fortifié dont l'entrepôt des Jésuites, une chapelle et quelques habitations. À la Haute-Ville, on trouve, en plus du fort Saint-Louis, un magasin, une boulangerie, quelques maisons, ainsi qu'un moulin et une brasserie à l'endroit où sera construit le Séminaire de Québec. La chapelle Notre-Dame-de-Recouvrance fut édiflée en 1633. Les Augustines ont jeté les bases de leur hôpital, sur l'emplacement actuel, en 1639.

À l'invitation de la Compagnie des Cent-Associés dont il était membre, Charles Huault de Montmagny, gouverneur de la Nouvelle-France de 1636 à 1648, a procédé, l'année même de son arrivée, avec l'arpenteur Jean Bourdon, à la planification de la future ville. Il a nommé des rues dont notamment la rue Notre-Dame; il a de même donné des dénominations à certains traits du relief de la ville, tels que Mont Carmel et Coteau Sainte-Geneviève. Au sujet de l'aménagement de Québec, le jésuite Paul Le Jeune écrit dans la *Relation* de 1636 : « On a tiré des alignemens d'une ville afin que tout ce qu'on bastira doresnavant soit en bon ordre » (*Relations des Jésuites*,

1972). Le Plan de Québec dressé par Jean Bourdon en 1640, montre qu'au moins dix voies de communication étaient tracées ou projetées dont deux baptisées soit la rue des Roches (la future rue Sous-le-Fort) et la rue Notre-Dame. Toutefois, en 1640, on ne peut pas encore parler de véritables rues parce que, d'une part, il y a très peu de bâtiments en bordure de ces voies et que, d'autre part, Québec n'est pas encore une agglomération. Le terme générique rue utilisé par l'arpenteur Jean Bourdon ne correspond pas à la réalité du lieu.

Parmi les principaux noms, connus depuis 1640 environ, qui désignent des lieux ou des bâtiments, certains tels que le mont Carmel, le cul-de-sac, la montagne aussi appelée le cap, le fort et le château Saint-Louis, le saut au Matelot seront utilisés ultérieurement dans les dénominations proprement toponymiques.

Vers 1650, il n'est pas encore question de rues à Québec, mais plutôt de sentiers, de chemins, d'allées notamment. Pour s'en rendre compte, il suffit de consulter les documents de l'époque. Par exemple, dans l'acte de partage du 15 septembre 1634 entre les héritiers de Louis Hébert, il est question, entre autres, du « sentier qui a toujours été sur la côte du Saut au Matelot à l'Habitation » (A. Couillard-Després, 1914). De même, l'acte du 10 janvier 1649 par lequel Louis d'Ailleboust de Coulonge, gouverneur de la Nouvelle-France de 1648 à 1651, se réserve une pièce de terre à la Haute-Ville, entre les futures **rues** De Buade, du Fort, du Trésor et Sainte-Anne, se lit ainsi : « Cette *place* tient, d'un côté, à un chemin ... un chemin présante ... un chemin qui est entre la dite *terre* et la grande place ... » (cité par C.-H. Laverdière, 1873).

Laissons le jésuite Paul Ragueneau décrire la ville en 1650 : « Québec est appelé ville; il serait plus vrai de dire qu'à part le fort, notre maison et les deux couvents de religieuses, il n'y a à peu près rien qui ait l'apparence, non pas d'une ville, mais d'un humble village. On peut y voir quelque trente maisons de Français dispersées ici et là et sans aucun ordre » (cité par L. Campeau, 1974).

Des sentiers et des chemins anciens qui, généralement, ne portaient pas de noms, sont à l'origine de plusieurs rues actuelles. Par exemple, un sentier empruntait un tracé reliant la Basse-Ville, la Haute-Ville et le futur faubourg Saint-Nicolas pour atteindre le passage à gué de la rivière Saint-Charles. Un autre, venant également de la Basse-Ville, obliquait vers l'est, en face de l'actuelle basilique-cathédrale Notre-Dame, empruntait ce qui est aujourd'hui la rue Sainte-Famille et la côte de la Canoterie; au pied de cette dernière, depuis le début du XVII^e siècle, les pères Récollets, entre autres, empruntaient la rivière Saint-Charles pour se rendre et revenir de leur résidence Notre-Dame-des-Anges située en amont. Un autre sentier ancien, d'une longueur de plus de cinq kilomètres, reliait l'actuelle rue Saint-Louis et la Grande Allée au cap Rouge et à la mission des pères Jésuites fondée en 1637 à l'endroit qui deviendra Sillery.

Avant de recevoir leurs appellations actuelles, des rues de Québec ont été désignées par des expressions locatives, surtout avant 1660. On identifie, par exemple, la **rue Sainte-Anne**, en 1640, par la périphrase « chemin joignant les terres des Reverends Peres Jesuittes ». De même, on a écrit en 1651 « la rue qui va des Reverends Pères [Jésuites] aux Mères Ursulines » pour désigner la partie nord de la rue des Jardins. De même encore, la périphrase « chemin qui vat de la dite Eglise à l'hospital », en 1652, déterminait à la fois ce qui est aujourd'hui la côte de la Fabrique, une partie de la rue Saint-Jean et un tronçon de la côte du Palais (H. Provost, 1954).

Les concessions d'emplacements de particuliers se multiplient à partir de 1660, tant à la Haute-Ville qu'à la Basse-Ville, cette dernière se développant plus rapidement. Québec prend alors la physionomie d'une ville avec des rues tracées et nommées. Le Veritable plan de quebec fait en 1663 attribué à l'arpenteur et cartographe Jean Bourdon montre la localisation des maisons et autres bâtiments de la ville; à la Basse-Ville, sont bordées de maisons, mais de façon discontinue, les rues Notre-Dame, du Sault-au-Matelot et Sous-le-Fort. À la Haute-Ville, la rue Saint-Louis est bordée d'habitations et celles-ci, au nombre d'une quinzaine, sont réparties de façon discontinue sur les deux côtés de la rue. Par ailleurs, il n'y a pas encore de maisons, d'après le plan de Québec de 1663 déjà cité, le long des rues Sainte-Anne, de la Sainte-Famille, du Mont-Carmel et de la côte de la Fabrique notamment. Selon le recensement de la Nouvelle-France de 1666, Québec compte 547 habitants.

Dans le Papier terrier de la Compagnie des Indes Occidentales 1667-1668, le terme rue remplace presque partout les génériques *sentier, route, chemin, allée*; ce document atteste par ailleurs et à maintes reprises les odonymes Grande Allée, Rue du Mont-Carmel, Rue Notre-Dame, Rue Sainte-Anne, Rue Saint-Pierre, Rue Sous-le-Fort et Rue du Sault-au-Matelot. Il y a cependant quelques exceptions. Ainsi, on écrit encore dans le Papier terrier de 1667-1668, des périphrases au lieu de noms spécifiques comme : « Rue tendante à la fontaine Champlain » (l'actuelle rue du Petit-Champlain); « la grande rue tendante au Fort Saint-Louis » (mais pas encore Rue Saint-Louis). *Le Veritable plan de quebec* dressé par Jean Bourdon en 1664 donne « grand route qui va de quebec au Cap rouge », au lieu des odonymes Rue Saint-Louis et Grande Allée pourtant en usage.

Après que le procureur général du Roi eut constaté « que les habitans de la basseville jettent des pailles et fumiers dans les Rües, lesquels venant à sécher il y aurait à craindre que le feu venant à s'y mettre il ne s'en ensuivit l'incendie totale », le Conseil souverain édicta un règlement à la date du 21 avril 1664 stipulant que « tous les habitans de la dicte basseville chacun à son esgard dans l'estendüe et circonstance de leurs maisons nettoyeront les Rües de pailles fumiers et de toutes autres choses qui pourraient communiquer le feu » (Jugements et délibérations du Conseil Souverain ... , 1885). Dans *les Règlements de police pour la ville de Québec* faits par le gouverneur Louis de Buade, comte de Palluau et de Frontenac le 23 mars 1673, il est précisé à l'article 12, « que les dictes maisons ou enclos soient posées sur celui des rues tirées sur le plan qui sera fait de la ville de Québec auquel on achèvera de travailler ... donner par ce moyen quelque forme et quelque symétrie à une ville qui doit être un jour la capitale d'un fort grand pays » (P.-G. Roy, 1924).

L'odonymie après 1680

À partir de 1680, on constate à la lecture des documents et des cartes et plans que l'usage des noms de rues s'impose de plus en plus. Québec est devenue une véritable ville, par ses fonctions, son habitat, ses institutions et sa population qui compte 1205 habitants en 1686 et tout près de 2000 en 1698.

Dans un procès-verbal d'alignement du 14 août 1685, par exemple, François Genaple de Bellefonds note : « pour une maison qu'il veut faire construire sur la rue de la Montagne » (P.-G. Roy, 1923). Il est intéressant alors de noter la survivance des noms de lieux-dits dans l'odonymie; ainsi Canoterie, Cul-de-Sac, Sault-au-Matelot servent à désigner des rues; des génériques tels que allée, côte, place, ruelle, ruelle, s'ajoutent au générique rue; on fait référence dans la dénomination des noms de rues à des établissements précis comme la Fabrique, le Fort, le Parloir, le Trésor, ainsi qu'à des dévotions très populaires à l'époque surtout à Notre-Dame, à sainte Anne, à saint Roch et à la Sainte Famille. Champlain, de Buade et saint Jean -- du nom de l'arpenteur Jean Bourdon -- sont les seuls éléments désignatoires tirés du patrimoine local d'alors.

Les odonymes de Québec qui s'implantent au XVII^e siècle sont au nombre de trente et un. Ces appellations servent à identifier vingt-six rues et côtes, trois places, une allée et un escalier. Voici la liste des trente et un noms qui sont également inscrits, à la page neuf, sur la carte intitulée Noms de rues de Québec au XVII^e siècle.

Place d'Armes	Rue du Porche
Escalier de la Basse-Ville	Place Royale
Côte de la Canoterie	Rue Sainte-Anne
Rue du Cul-de-Sac	Rue de la Sainte-Famille
Rue De Buade	Rue Saint-François
Côte de la Fabrique	Rue Saint-Jean
Rue De Meules	Rue Saint-Joachim
Rue du Fort	Rue Saint-Joseph
Grande Allée	Rue Saint-Louis
Grande Place	Rue Saint-Nicolas
Rue des Jardins	Rue Saint-Pierre
Côte de la Montagne	Rue Saint-Roch
Rue du Mont-Carmel	Rue du Sault-au-Matelot
Rue Notre-Dame	Rue Sous-le-Fort
Rue du Parloir	Rue du Trésor
Rue des Pauvres	

Des trente et un noms de voies, précédemment cités, qui se sont fixés au XVII^e siècle, sept d'entre eux portent aujourd'hui une autre dénomination officielle. L'énumération qui suit donne le nom ancien de ces voies avec en regard le nom actuel :

Escalier de la Basse-Ville : Escalier Casse-Cou
Grande Place : Place de l'Hôtel-de-Ville
Rue De Meules : Rue du Petit-Champlain
Rue des Pauvres : Côte du Palais
Rue Saint-François : Rue Ferland
Rue Saint-Joachim : Rue Couillard
Rue Saint-Joseph : Rue Garneau

Précisons, en outre, que l'odonyme Place Royale a été en usage, au XVII^e siècle, mais de façon discontinue. Imposée en 1685 et connue pendant quelques années seulement, cette appellation est ensuite tombée dans l'oubli. Ce n'est qu'en 1957 que cette place a repris officiellement son nom de Place Royale.

Les vingt-quatre odonymes de Québec qui ont maintenu leur dénomination depuis le XVII^e siècle sont des témoins authentiques d'une époque disparue. Ce patrimoine odonymique permet de remonter quotidiennement aux débuts de la ville :

Place d'Armes	Rue du Porche
Côte de la Canoterie	Place Royale
Rue du Cul-de-Sac	Rue Sainte-Anne
Rue De Buade	Rue de la Sainte-Famille
Côte de la Fabrique	Rue Saint-Jean
Rue du Fort	Rue Saint-Louis
Grande Allée	Rue Saint-Nicolas
Rue des Jardins	Rue Saint-Pierre
Côte de la Montagne	Rue Saint-Roch
Rue du Mont-Carmel	Rue du Sault-au-Matelot
Rue Notre-Dame	Rue Sous-le-Fort
Rue du Parloir	Rue du Trésor

L'étude de l'odonymie de Québec au XVII^e siècle permet de dégager cinq caractéristiques principales :

- I - il est quelquefois difficile de trouver la date précise de la dénomination des rues et des places;
- II - les auteurs qui ont attribué les odonymes sont généralement inconnus;
- III - on est en présence dans bon nombre de cas de désignations spontanées;

- IV - l'absence d'identification matérielle ou physique des rues au XVII^e siècle rend la localisation plus difficile. Ce n'est qu'en 1789, selon l'historien Antonio Drolet, que l'inspecteur des chemins sera chargé de faire poser, au coin des rues, des panneaux indicateurs comportant le nom des rues. Québec suivra ainsi la coutume qui était pratiquée dans plusieurs villes (à Paris, par exemple, les plaques des rues, « les écriteaux », remontent à 1728);
- V - l'odonymie de l'époque se caractérise, en outre, par la présence de noms parallèles ainsi que d'homonymes. À ce propos et à titre d'exemples, on remarquera qu'il y eut pendant quelque temps, dans la ville, au XVII^e siècle, trois odonymes Place d'Armes, trois Grande Place, deux Place du Marché, deux Rue Notre-Dame, deux Rue du Parloir et deux Place Royale.

Les noms de rues de Québec, qui datent du XVII^e siècle, peuvent être classés dans les quatre catégories suivantes :

- I - Noms associatifs ou de proximité : Place d'Armes; Côte de la Canoterie; Rue du Cul-de-Sac; Côte de la Fabrique; Rue du Fort; Rue des Jardins; Rue du Mont-Carmel; Rue du Parloir; Rue des Pauvres; Rue du Porche; Rue du Sault-au-Matelot; Rue Sous-le-Fort et Rue du Trésor.
- 2 - Noms descriptifs : **Escalier de la Basse-Ville**; Grande Allée; Grande Place et Côte de la Montagne.
- 3 - Appellations honorifiques : Rue De Buade; Rue De Meules et Place Royale.
- 4 - Odonymes religieux : Rue Notre-Dame; Rue Sainte-Anne; Rue de la Sainte-Famille; Rue Saint-François; Rue Saint-Jean; Rue Saint-Joachim; Rue Saint-Joseph; Rue Saint-Louis; Rue Saint-Nicolas; Rue Saint-Pierre et Rue Saint-Roch.

Six odonymes religieux, soit les rues Sainte-Anne, Saint-François, Saint-Jean, Saint-Louis, Saint-Nicolas et Saint-Pierre peuvent être classés dans plus d'une catégorie. Par exemple, la **rue Sainte-Anne** peut rappeler la reine Anne d'Autriche et la mère de la Vierge Marie. De même, la rue Saint-Pierre honore Pierre de Voyer d'Argenson, gouverneur de la Nouvelle-France de 1657 à 1661 et l'apôtre Pierre. Le nom de la rue Saint-Jean pourrait même appartenir à trois catégories : religieuse (le disciple Jean); honorifique (l'arpenteur et ingénieur Jean Bourdon y a résidé) et associative (le domaine Saint-Jean, situé au bout de cette rue fut baptisé ainsi par Jean Bourdon).

Si l'on compare l'odonymie des deux principales agglomérations de la Nouvelle-France au XVII^e siècle, on s'aperçoit que les mêmes modes de dénomination ont souvent donné les mêmes appellations. Il en est ainsi, par exemple, pour des noms de rues de Québec et de Montréal où il existait au moins onze odonymes homonymes et qui sont : Place d'Armes, Rue de la Fabrique, Rue du Fort, Rue de la Montagne, Rue Notre-Dame, Place Royale, **Rue Sainte-Anne**, Rue Saint-François, Rue Saint-Jean, Rue Saint-Joseph et Rue Saint-Louis. Précisons cependant que ces homonymes n'ont pas toujours la même origine. Si, par exemple, à Québec, l'appellation **Rue Saint-François** tire sa dénomination du nom de monseigneur François de Laval et de celui de saint François-Xavier, la rue du même nom, à Montréal, tire la sienne du seigneur et historien François Dollier de Casson.

Le contact linguistique du français et de l'anglais, après 1760, n'a que très peu modifié les odonymes de Québec. Les appellations du XVII^e siècle furent conservées même si certaines ont reçu, pendant un certain temps, un nom parallèle, telle la rue de la Sainte-Famille qui a également porté le nom de Hope Street de la fin du XVIII^e siècle au début du XIX^e siècle (E. Bennet, 1822). D'autres furent traduites en anglais. Il en fut ainsi, par exemple, pour la rue des Jardins : Garden Street; la côte de la Montagne : Mountain Hill et Mountain Street; la rue du Mont-Carmel : Mount Carmel Street; la côte du Palais : Palace Street; la rue Saint-Jean : St. John Street et St. Johns Street; la rue Saint-Pierre : Peter Street et St. Peter Street; la rue Saint-Roch : St. Rock Street. Parfois, la traduction en anglais n'a porté que sur un des éléments de l'odonyme soit le générique. On peut citer : Buade Street; Canoterie Street; Fabrique Street; Notre Dame Street; Sault au Matelot Street. De plus, certains noms furent partiellement ou entièrement traduits comme ce fut le cas pour la rue Saint-Louis qui fut appelée St. Louis Street et St. Lewis Street et la rue du Trésor qui porta les noms de Tresor Street et Treasure's Lane. Les noms de rues de Québec remontant au XVII^e siècle n'ont donc pas subi de substitutions systématiques par les autorités britanniques après l'acquisition du Canada par la Grande-Bretagne, à la suite de la guerre de Sept Ans.

Pour délimiter d'une façon plus précise le cadre chronologique de notre étude, il nous a paru indiqué de fermer la période à 1716, année du recensement général de la ville de Québec. L'historien Louis Beaudet a publié en 1887 les résultats de ce dénombrement qui comporte probablement le premier bilan assez complet de la désignation des rues de la ville. Selon ce recensement, Québec comptait 2273 habitants en 1716.

Cette recherche a pour but d'étudier les trente et un noms de rues de Québec, au XVII^e siècle, et non les rues elles-mêmes. L'origine du nom du passage du Chien-d'Or est brièvement examinée à la rubrique Rue De Buade parce que cette voie fut détachée de celle-ci en 1996. Les odonymes qui entrent dans le cadre de notre étude font l'objet d'une rubrique et sont présentés ci-après par ordre alphabétique. Ils sont étudiés sous l'angle de leur origine, de leur signification ou de leur motif d'attribution et de leur évolution. Les odonymes d'origine anthroponymique comportent, lorsqu'il y a lieu, de brèves notices biographiques.



Cartographie : Eric Leduc, 2000

Noms de rues de Québec au XVII^e siècle

ARMES, Place d'

« La forme de la place d'Armes, qui est aussi du gouvernement, est un carré long, entouré de belles maisons en pierres. Deux rues aboutissent sur la place d'Armes, l'une se nomme Saint-Louis » (J.-C. B[onnefois], 1761).

Son emplacement est fixé entre les années 1640-1648 par le gouverneur Charles Huault de Montmagny. Le nom de Place d'Armes qui identifie cet espace paraît déjà sur le Vray Plan du haut & bas de quebec ..., dessiné par Jean Bourdon en 1660. Bien que cette place ait toujours été connue sous ce nom, il reste que d'autres appellations, en plus de celle de Grande Place, également en usage au XVII^e siècle, servirent, chacune pendant quelque temps, à la désigner : Place du Fort (J.-B.-L. Franquelin, 1683); Place du Château (R. de Villeneuve, 1692); Grande Parade et Parade (J. Bouchette, 1815). « Sous le Régime anglais, elle devint le *Ring* pour les citoyens anglophones et le « Rond de chaîne » pour les francophones car, en 1832, on en avait nivelé le terrain et on l'avait ceinturé d'une chaîne » (J.-M. Lebel, 1997).

« Un sens métonymique de armes est « troupe; soldats » (1508) en concurrence avec armée; il reste de cet emploi des expressions, par exemple place, commandant d'armes » (Dictionnaire historique de la langue française, 1998). La place d'Armes fut un lieu d'exercice militaire de l'Armée française et, après 1760, des troupes britanniques. Sur le plan de Québec précité et daté de 1660, l'ingénieur Jean Bourdon identifie également la place Royale sous le nom de Place d'Armes. En outre, le recensement de 1716 note qu'une place d'Armes existait aussi à l'endroit où se trouve l'église presbytérienne St. Andrew's. L'armée anglaise a souvent délaissé cette place pour d'autres espaces plus vastes, au XIX^e siècle, notamment pour la cour des Casernes, pour l'Esplanade de la rue D'Auteuil ainsi que pour la citadelle sur le cap aux Diamants. La place d'Armes fut aménagée en parc public en 1865.

Cette place était beaucoup plus étendue au début de la colonie qu'elle ne l'est aujourd'hui : « La Grande place ... comprenait à l'est tout le terrain jusqu'à la côte Lamontagne [sic] et à l'ouest la Place d'armes actuelle. Dans les premières années de Champlain, cette dernière était un champ de céréales » (L. Beaudet, 1890).

BASSE-VILLE, Escalier de la

« Escalier qui aboutit de la haute à la basse ville à la Rue Sous le Fort » (Jugements et délibérations du Conseil Supérieur ..., 1698).

« L'escalier de la basse-ville remonte aux premiers temps de la colonie » (L. Beaudet, 1890). La présence d'un escalier à cet endroit précis est antérieure à 1640 puisque cette année-là, l'arpenteur-ingénieur Jean Bourdon écrit sur son Plan de Québec : « Escalier allant sur le Cap », le terme cap se référant au cap aux Diamants. L'ingénieur Levasseur de Néré a même dessiné les marches de cet escalier sur son célèbre plan de Québec en 1709 (L. Noppen, 1989).

Connu anciennement sous les noms **d'Escalier Champlain** ou **d'Escalier de la Rue-Champlain** et **d'Escalier de la Rue-Buade**, cet escalier de 58 degrés a pris aussi plus tard celui **d'Escalier du Quêteux** appellation d'origine obscure. Un « quêteux » aurait pu, par exemple, recueillir des aumônes dans cet escalier ! Il est connu sous les vocables de : Escalier; Escalier de la Basse-Ville et Escalier Casse-Cou, son nom officiel. Celui-ci serait la traduction française de la dénomination anglaise Break Neck Steps qui lui aurait été attribuée par des touristes américains (P.-G. Roy, 1930).

Le nom d'Escalier Champlain lui venait sans doute de la rue Champlain dont il était le prolongement comme l'atteste le recensement de 1716 : « Depuis le haut de l'escalier jusqu'au bout du Cap au Diamant ». Cette voie appelée plus tard Rue De Meules est aujourd'hui nommée Rue du Petit-Champlain. Les odonymes ayant le patronyme Champlain dans leurs éléments spécifiques rappellent l'explorateur et colonisateur Samuel de Champlain (vers 1570-1635). Parti en barque de Tadoussac, il arriva à la « pointe de Québec » le 3 juillet 1608. Champlain est le fondateur de la ville.

La rue de l'Escalier, comme l'escalier lui-même, atteignait la courbe de la côte de la Montagne. « Ruelle qui, partant du carrefour des rues Notre-Dame et Sous-le-Fort, ... conduit à la Côte-de-la-Montagne; c'est une variante du futur tracé de la « rue de l'escalier » » (M. Trudel : *Terrier 1663*, 1973). Un nouvel escalier de 53 marches, construit en 1999, réunit le tournant de la côte de la Montagne à la place Royale.

CANOTERIE, Côte de la

« Nom donné à une côte qui fait communiquer la partie basse de Québec avec la partie haute » (N.-E. Dionne, 1909).

Dans le partage du fief du Sault-au-Matelot en 1634, la côte de la Canoterie est désignée : « descente pour aller à la Pointe aux Lièvres » (H. Provost, 1941). Le nom « La Canoterie » paraît sur le Plan du Château et de la Basse Ville de Québec dressé en 1685 par l'ingénieur Robert de Villeneuve; cette appellation identifie sans doute l'anse de la Canoterie ou le lieu-dit de ce nom. Au recensement de Québec de 1716, dix-sept personnes habitaient « À la Canoterie ». Le dénombrement de la ville de 1770-1771 indique Rue de la Canoterie (*Habitants ...*, 1921). Côte de la Canoterie paraît au recensement de la ville de Québec en 1818 (J. Signay, 1976).

Elzéar Vallier, supérieur du Séminaire de Québec, a noté dans l'aveu et dénombrement de 1737 : « Un terrain ... traversant au sud-ouest le bout du dit chemin régnant sur le cap ... et sur lequel est un vieux hangar en pierre appelé la canoterie, contenant quarante pieds sur vingt de large appartenant au Séminaire » (H. Provost, 1941). Le mot canoterie est un dérivé de canot qui vient de l'espagnol canoa, lui-même emprunté de l'arawak canaoa, une langue des Bahamas; le mot canot désigne une « embarcation légère primitivement en écorce de bouleau ». Le mot canoterie, attesté en Nouvelle-France, dès 1685 dans la toponymie, désigne « un endroit, une construction pour mettre des canots ». Canoterie n'a pas été relevé dans les dictionnaires français. Il survit de nos jours dans l'odonyme Côte de la Canoterie. C'est la seule attestation du terme spécifique *canoterie* à figurer dans la banque de données TOPOS de la Commission de toponymie du Québec.

À Montréal, il y eut jadis un lieu-dit dénommé Canoterie. Il était situé au sud de la rue Saint-Paul. « Un grand terrain appelé la « Canoterie royale » ... terrain orné d'un hangar [où] les autorités remisait les canots et les barques destinés au déplacement des troupes » (É.-Z. Massicotte, 1936).

Philippe Aubert de Gaspé raconte dans ses Mémoires qu'il s'est rendu dans « la partie de la rue Saint-Charles [maintenant un tronçon de la rue Saint-Vallier Est], et de la Canoterie, que l'eau inondait à la marée haute » (1866). « Autrefois il fallait la descendre [cette côte] pour prendre les canots destinés à faire la traversée de la rivière Saint-Charles » (N.-E. Dionne, 1909).

CASSE-COU, Escalier Voir Escalier de la BASSE-VILLE

COUILLARD, Rue Voir Rue SAINT-JOACHIM

CUL-DE-SAC, Rue du

« Rue qui mène au Cul-de-Sac : elle va de la rue dite aujourd'hui Petit-Champlain jusqu'au Cul-de-Sac (petit port aux barques recouvert aujourd'hui par la place du Marché-Champlain) » (M. Trudel : Terrier 1663, 1973).

Ce bassin naturel était désigné sous le nom de Cul-de-Sac depuis l'époque de Samuel de Champlain. Le Papier terrier de la Compagnie des Indes Occidentales, à la date du 29 octobre 1667, mentionne « la ruelle qui descend sur la grève du cul de sac »; l'année suivante, également en octobre, il est spécifié : « Rue tendante au cul de sac » (P.-G. Roy, 1931). Selon le recensement de 1716, 115 personnes demeuraient « rue du Cul de Sac » (L. Beaudet, 1890).

Dans son dictionnaire Inventaire des deus langues françoise et latine publié en 1636, le jésuite Philibert Monet écrit : « Cul de sac, golfe étroit et avançant an terre ferme ». À l'article *havre*, l'Encyclopédie ou Dictionnaire des sciences, *des arts et des métiers*, paru en 1765, précise que « Le havre brute ou crique est celui que la nature seule a formé, & auquel l'industrie des hommes n'a encore rien ajouté pour le rendre plus sûr & plus commode; les François qui naviguent en Amérique, appellent cul-de-sac un havre de cette espèce ».

Dans une lettre adressée au secrétaire d'État Phélypeaux de Pontchartrain, datée du 23 octobre 1710, l'intendant Jacques Raudot note : « Le Cul de Sac de cette ville où s'échoient les navires pour se faire Radouber et caréner était plein de grosses Roches qui crevoient les navires qui y entraient, les exposant même à se perdre auparavant que d'y pouvoir arriver ... [le Cul de Sac étant] plein de roches provenant du leste des batimens » (J. Raudot, 1710).

Au début du XIX^e siècle, le cul-de-sac avait 540 pieds de longueur et environ 240 pieds de profondeur (J. Bouchette, 1815). Le havre fut remblayé en 1854. Le toponyme Cul-de-Sac, qui identifiait cette anse, n'est pas disparu pour autant. Dans ses Mémoires (1866), le romancier Philippe Aubert de Gaspé, qui fait appel à ses souvenirs, écrit notamment : « un quai de la basse-ville, avoisinant le cul-de-sac » et « entre le quai de la Reine et le cul-de-sac ». Le quai des traversiers Québec-Lévis est construit à l'endroit où était situé le bassin du Cul-de-Sac.

DE BUADE, Rue

« Bornée d'un bout par la place qui est devant la Cathédrale et les Jésuites et de l'autre par celle qui est devant l'Évêché » (Recensement, 1716).

Un contrat daté du 5 avril 1668 indique « le chemin tendant du fort des sauvages au collège des Pères Jésuites » (P.-G. Roy, 1931). Dans un acte daté du 3 septembre 1673, le notaire Romain Becquet inscrit le nom de Notre-Dame pour identifier ce sentier (P.-G. Roy, 1945). Le gouverneur Frontenac avait fait tracer cette rue en 1673 selon le notaire Becquet déjà cité (H. Provost, 1954). Sur le plan de la Censive Notre-Dame de Québec, en 1674, cette voie est dénommée Rue Buade, son nom actuel .

Louis de Buade, comte de Palluau et de Frontenac, fut gouverneur général de la Nouvelle-France de 1672 à 1682, puis de 1689 à sa mort en 1698. Pour faire échec à la flotte de la Nouvelle-Angleterre, placée sous le commandement de l'amiral William Phips, et qui remontait le Saint-Laurent au mois d'octobre 1690 pour attaquer Québec, le gouverneur Frontenac, qui avait regroupé les militaires et les miliciens, a défendu avec succès la Nouvelle-France. Il est décédé à Québec à l'âge de 78 ans. Dans une lettre adressée à la Cour de France, le 2 novembre 1672, il écrivit la phrase qui est devenue célèbre : « Rien ne m'a paru si beau et si magnifique que la situation de la ville de Québec qui ne pourrait pas être mieux postée quand elle devrait devenir un jour la capitale d'un grand empire. »

L'odonyme Rue Notre-Dame, qui a d'abord identifié cette voie pourrait rappeler la chapelle Notre-Dame-de-Recouvrance détruite par un incendie en 1640. Mais l'appellation primitive ferait peut-être référence à la paroisse Notre-Dame dont l'érection canonique remontait à 1664.

Le fort des Sauvages, où se sont réfugiés les Hurons, vers 1657, occupait un large quadrilatère qui, de nos jours, serait limité, au nord, par la côte de la Montagne, et au sud, par la place d'Armes. Le fort est encore mentionné dans le Papier terrier de la Compagnie des Indes Occidentales en 1668.

Le passage du Chien-d'Or fut détaché de la rue De Buade entre l'escalier Charles-Baillairgé et la rue du Fort en 1996. Cette dénomination fait référence à la sculpture du chien d'or et au quatrain placés aujourd'hui au-dessus de la porte centrale de l'édifice Louis-S.-St-Laurent situé au numéro 3, passage du Chien-d'Or. Cet immeuble occupe l'emplacement de la maison acquise par le marchand Nicolas Jacquin dit Philibert sur la façade de laquelle se trouvait déjà ce bas-relief. L'assassinat de Philibert, en 1748, et la présence de cette sculpture sur sa maison ont donné naissance à la célèbre légende du Chien d'Or dont l'écrivain William Kirby a tiré le roman *The Golden Dog*, publié en 1877. L'habitude de placer des chiens d'or sculptés à l'entrée des résidences était une pratique ancienne de protection. Cette coutume existait déjà dans la Grèce antique. Dans l'*Odyssée*, Homère raconte que « sous le linteau d'argent, le corbeau était d'or, et les deux chiens du bas, que l'art le plus adroit d'Héphaestos avait faits pour garder la maison du fier Alkinoos, étaient d'or et d'argent » (V. Bérard, 1955). De même et s'appuyant sur les écrits d'Aristophane, de Théophraste et d'Apollodore d'Athènes, l'abbé Jean-Jacques

Barthélemy dans son *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* (1796), constate : « La porte de la maison. C'est là qu'on trouve tantôt une figure de Mercure, pour écarter les voleurs; tantôt un chien qu'ils redoutent beaucoup plus. »

Des chercheurs ont essayé de connaître l'origine de cette pierre monumentale datée de 1736 et où se trouve l'effigie du chien d'or avec l'inscription du quatrain doré dont le premier vers est : « Je suis un chien qui ronge lo ». Cette pierre monumentale venue de France n'a pas encore révélé tous ses secrets.

DE MEULES, Rue

« Rue de Meules et Champlain. Depuis le haut de l'escalier jusqu'au bout du Cap au Diamant » (Recensement ... , 1716).

Dans un contrat daté du 7 mars 1668, cette voie est encore désignée comme la « rue tendante à la fontaine Champlain » et le texte précise : « et par derrière le costeau dessous du fort St. Louis » (P.-G. Roy, 1931). Le nom Rue Champlain est attesté pour la première fois en 1687 selon l'historien Antonio Drolet. Celui-ci ajoute que cette voie a porté celui de Rue De Meules à partir de 1688 (A. Drolet, 1965). La partie nord de cette rue était encore désignée De Meule selon le recensement de 1744. Les dénombremens de la ville de Québec de 1770-1771, de 1792 et de 1818, entre autres, attestent que cette voie avait repris son appellation de Rue Champlain.

La rue voisine, à l'est, près de la grève, qui portait le nom de Rue du Cul-de-Sac, d'après le recensement de 1716, et de « Rue Sur le Quai du Cul de Sac » selon le dénombrement de 1744, a également reçu, en 1876, celui de Champlain, parce qu'elle était le prolongement naturel de la rue appelée Champlain, grand axe sud-nord s'étendant sur dix kilomètres, jusqu'à l'endroit où était situé le marché Champlain. Il y avait ainsi deux rues Champlain parallèles et voisines : la plus étroite et la plus courte prit le nom de Petite rue Champlain, odonyme qui devint par la suite Rue du Petit-Champlain, dû, semble-t-il, au contact linguistique avec la forme anglaise Little Champlain Street.

Le nom de Rue De Meules rappelait Jacques de Meulles de La Source (vers 1650-1703), intendant de la Nouvelle-France de 1682 à 1686. De Meulles fut l'artisan de la « seconde basse-ville » de Québec, expression qu'il utilisa dans sa correspondance en 1685. La maison de la brasserie de l'intendant Jean Talon, située dans cette « seconde basse-ville » fut réaménagée pour devenir le Palais de l'Intendance en 1688. Cet îlot donnera naissance au faubourg Saint-Nicolas qui sera connu plus tard sous l'appellation de Quartier du Palais. Il a notamment favorisé le développement de la colonie en concédant des seigneuries. La rue du Petit-Champlain comme la rue Champlain honorent le souvenir de Samuel de Champlain (vers 1570-1635), né à Brouage, en France, fondateur de la ville en 1608 et mort à Québec. Peu après son arrivée cette année-là, il fit construire l'habitation multifonctionnelle qui, aujourd'hui, occuperait l'espace de la place Royale. En 1618, il avait projeté d'établir une grande ville portant le nom de *Ludovica* qui aurait été située sur les bords de la rivière Saint-Charles, mais il n'a pu accomplir son dessein. En 1623, le fondateur de Québec rend plus praticable un chemin qui se rendait à la Haute-Ville.

Pendant l'hiver de 1623-1624, il tire les plans d'une nouvelle habitation dont la construction débutera la même année. De retour à Québec en 1633, après quatre ans d'absence, Champlain fit construire la chapelle Notre-Dame-de-Recouvrance dans l'espace délimité par les rues Sainte-Anne, De Buade, du Fort et du Trésor. Il effectua douze séjours en Nouvelle-France et publia quatre séries de ses Voyages. À sa mort, la population de Québec s'élevait à 150 habitants à peine.

L'odonyme Rue Champlain détermine une voie de communication qui s'étend du pied du cap aux Diamants au carrefour du boulevard Champlain avec la rue de la Nouvelle-France. Cette artère, parallèle au boulevard précité, est un reliquat de l'ancienne rue Champlain qui, depuis le XVIII^e siècle, fut progressivement prolongée au sud et au sud-ouest, le long de la falaise, pour atteindre l'Anse-des-Mères et plus tard Sillery.

FABRIQUE, Côte de la

« De l'église, un chemin descend vers le nord-ouest qu'on appellera bientôt Côte-de-la-Fabrique mais qu'alors on appelle chemin tendant de l'église à l'hôpital » (M. Trudel : Terrier 1663, 1973).

À l'origine et comme nous l'avons déjà signalé, cette voie fut l'une des composantes d'un sentier puis d'un chemin fréquentés depuis les débuts de la colonie; ils empruntaient et reliaient la côte de la Montagne et les actuelles côte de la Fabrique, côte du Palais et la rue Saint-Nicolas; de là, on atteignait notamment le passage à gué de la rivière Saint-Charles. L'arpenteur Jean Bourdon montre le tracé de la côte de la Fabrique qu'il appelle simplement « rue » sur son plan de Québec de 1660. En 1681, le grand voyer « procède à l'alignement de la rue de la Fabrique » (J. Hare, 1987). Dans le recensement de Québec de 1744, on peut lire : « Rue de la Fabrique, depuis la rue de la Sainte-Famille jusqu'au carrefour du sieur Duval ». Le changement du terme générique rue pour côte, dans cet odonyme, ne s'est fait que récemment. La revue Concorde, d'avril 1951, donne encore Rue de la Fabrique.

Le nom de Fabrique fut attribué à cette voie en raison du fait qu'elle traversait la partie nord-ouest du fief de la Fabrique ou fief Notre-Dame-de-Québec. Le fief a été constitué le 20 mai 1656 par la Compagnie de la Nouvelle-France : « nous donnons et octroyons à la fabrique de la paroisse nôtre Dame l'emplacement étant autour de l'église » (H. Provost, 1954). Le fief de la Fabrique s'étendait de la rue Sainte-Anne et de la côte de la Montagne à la rue Garneau, et englobait la côte de la Fabrique. Le mot fabrique désigne une assemblée de laïcs qui administre les biens d'une paroisse. L'ancienne rue de la Fabrique, à Montréal, avait la même signification. Elle avait été appelée ainsi, note l'historien Édouard-Zotique Massicotte en 1936, « parce que le terrain avait appartenu aux fabriciens de la paroisse ».

La côte de la Fabrique a emprunté le lit d'un cours d'eau qui prenait sa source des hauteurs du cap aux Diamants et qui dévalait la falaise au pied de la côte de la Canoterie. Son débit était assez important puisqu'il permettait d'alimenter un moulin. Comme le souligne Philippe Aubert de Gaspé dans son roman *Les Anciens Canadiens* publié en 1863 : « un ruisseau, qui descendait de la rue Saint-Louis, passait au beau milieu de la rue de la Fabrique, traversait la rue Couillard et le jardin de l'Hôtel-Dieu, dans sa course vers la rivière Saint-Charles. » Et il

ajoute plus loin, « fin avril, le ruisseau est débordé et des enfants s'amuse à détacher de ses bords des petits glaçons. »

FERLAND, Rue Voir Rue SAINT-FRANÇOIS

FORT, Rue du

« Rue qui est à faire et qui conduira du dit château et Place d'Armes en la rue Buade laquelle rue aura partout trente pieds de largeur et sera nommée rue Major » (François Genaple de Bellefonds, 1691; cité par P.-G. Roy, 1932).

Le Vray Plan du haut & bas de quebec, dressé en 1660 par le cartographe Jean Bourdon, montre un sentier reliant la côte de la Montagne et la place d'Armes qui contournait la palissade ouest du fort des Hurons ou des Sauvages construit vers 1657 et démoli vers 1668. Sur les « deux plans de l'ingénieur Robert de Villeneuve, datés de 1685 et de 1692, les édifices y sont indiqués ainsi que les tracés des rues ... de Buade, du Fort » (H. Provost, 1963). Cette voie porte son nom actuel sur le plan dressé par l'historien Marcel Trudel concernant l'odonymie de Québec vers la fin du Régime français (M. Trudel, Québec ... , 1973). Le nom Rue du Fort paraît au recensement de la ville de Québec de 1770-1771 (Habitants ..., 1921). Dans celui de 1818, c'est la variante Rue du Château qui y est indiquée (J. Signay, 1976).

Le fort Saint-Louis, qui est à l'origine des odonymes Rue Saint-Louis, Rue du Fort et Rue Sous-le-Fort, a été édifié par Samuel de Champlain, d'abord en 1620, puis reconstruit par celui-ci en 1626. Ses successeurs feront de même. Le fondateur de Québec l'a baptisé, en 1623, « fort saint Louis » en hommage à Louis XIII, roi de France. Il est souvent question de ce fort dans les écrits des XVII^e et XVIII^e siècles principalement. Par exemple, le gouverneur Frontenac, d'après sa Correspondance, lui attribuait plutôt les désignations de « château et fort de Québec », ainsi que « château de Québec »; il utilise moins fréquemment les désignations de « fort St-Louis » et de « chasteau St-Louis » pour identifier ces deux constructions. Au XVIII^e siècle, on peut citer, parmi les nombreux auteurs qui mentionnent ce fort, le procureur Nicolas-Gaspard Boucault qui écrit en 1754 dans l'État présent du Canada : « dans ce fort est construit un château appelé le Château St-Louis ». Par ailleurs, le fort des Sauvages ou des Hurons qui s'étendait, à l'ouest, jusqu'à la future rue du Fort, n'a existé qu'une dizaine d'années (vers 1657-vers 1668) et n'est pas à l'origine de la désignation de cette voie.

C'est également à un ouvrage fortifié semblable au fort Saint-Louis, à Québec, que la rue du Fort, à Montréal, doit sa dénomination parce que cette voie y conduisait. « Vachon de Belmont construit, en 1689, un premier fort en bois; incendié en 1694, il le reconstruit aussitôt en pierres. On y trouve une chapelle, et une vaste résidence et un mur d'enceinte à quatre bastions » (Les rues de Montréal, 1995).

GARNEAU, Rue Voir Rue SAINT-JOSEPH

GRANDE ALLÉE

« grand route qui va de quebec au Cap rouge » (J. Bourdon, 1664).

Le tracé de la Grande Allée tire son origine d'un sentier qui existait depuis les tout débuts de Québec. Le Journal des Jésuites, pour les années 1648 et 1649, mentionne à deux reprises la « grande allée », pour déterminer l'actuelle rue Saint-Louis. Comme nous l'avons signalé au début de cette étude, le recensement de 1666 mentionne dans le sous-titre : « dans la haute & basse ville de quebecq y compris la grande Allée » (Estat général ..., 1666). Dans le Papier terrier de la Compagnie des Indes Occidentales, on peut lire dans un acte du 11 février 1668 : « la grand allée en banlieue de la ville » (P.-G. Roy, 1931).

Le terme générique allée, un déverbal du verbe aller, signifiait à cette époque, « voie de passage, chemin d'accès » (Dictionnaire historique de la langue française, 1998). La Grande Allée, autrement dit la longue allée, était l'accès terrestre au cap Rouge et à l'autre mission des pères Jésuites à Sillery, fondée en 1637. L'ancien odonyme Allée du Séminaire, par exemple, qui paraît sur le plan de la Place de la Cathédrale, dressé en 1782 par Jacques Dénéchaud, avait également ce sens parce qu'il était le chemin d'accès au Séminaire de Québec situé près de cette église épiscopale (H. Provost, 1954).

L'odonyme Grande Allée a connu plusieurs concurrents depuis son implantation au XVII^e siècle. On peut citer surtout Chemin Saint-Michel, odonyme inscrit sur le plan Québec haute ville dessiné par l'ingénieur Levasseur de Néré en 1699 (D. Blanchet, 1984); Route de Sillery, nom mentionné par l'arpenteur général Joseph Bouchette en 1815 dans sa Description topographique; Chemin Saint-Louis appellation utilisée notamment par le romancier Philippe Aubert de Gaspé dans ses Mémoires parus en 1866. Aucune de ces dénominations n'a réussi à remplacer le nom primitif.

Au XVII^e siècle, le nom Grande Allée a identifié la voie qui s'étendait à l'ouest au-delà de la châtellenie de Coulonge. Jean-Baptiste Larue, inspecteur des rues de la ville, a même en 1824, intitulé un plan : Chemin de la Grande Allée qui conduit de Québec au Cap Rouge (E. H. Dahl, 1975).

GRANDE PLACE

« ... la Grande Place de devant l'église et le long des pieux de l'emplacement des Révérends Pères de la Compagnie de Jésus, d'autre côté au nord de la clôture de pieux du sieur Couillard » (Acte de concession du 15 mai 1652 cité dans P.-G. Roy, 1927).

C'est la forme abrégée « Gde Place » qui paraît sur le Plan de Québec dressé en 1640 par l'arpenteur Jean Bourdon. Le recensement de 1716 parle également de « la place devant la Cathédrale et les Jésuites ». En plus d'être désigné Grande Place, Grande Place de la Haute Ville et Place du Marché, cet espace a, en outre, reçu les dénominations de Notre-Dame (N.-G. Boucault, 1754) et de Place de la Basilique. Le recensement général de la paroisse de Québec de 1744 donne, semble-t-il, à la Grande Place le nom de Place Royale : « Rue de Buade et environ la place Royale ».

L'hôtel de ville de Québec, dont l'inauguration officielle eut lieu en 1896, fut construit sur l'emplacement de l'ancien collège des Jésuites, vaste édifice rectangulaire dont la construction avait débuté en 1635. Venant du sud et au-delà du mont Carmel selon le plan, déjà cité, de l'arpenteur Jean Bourdon, un cours d'eau arrosait la partie ouest de la Grande Place devenue Place de l'Hôtel-de-Ville. Prenant ensuite une orientation nord-ouest, ce cours d'eau dévalait la pente à l'endroit qui donnera naissance au tracé de la côte de la Fabrique.

L'arpenteur général Joseph Bouchette a noté qu' « Au centre [de la place du Marché] est la salle du marché, bâtiment rond de 112 pieds de diamètre, surmonté d'un dôme ... Au dessous de la salle est un grand réservoir destiné à fournir promptement de l'eau en cas d'incendie » (J. Bouchette, 1815).

Dans son roman *Les Anciens Canadiens*, publié en 1863, Philippe Aubert de Gaspé observe : « À la place du marché actuel, des boucheries très basses, contenant, tout au plus, sept ou huit étaux, occupaient une petite partie du terrain, entre la cathédrale et le collège. » Dans *Vieux-Québec - Cap-Blanc, place forte et port de mer*, il est précisé qu' « À partir de 1900, la place du Marché devient la place de l'Hôtel-de-Ville après la construction de l'hôtel de ville » (*Vieux-Québec...*, 1989).

La place de la Chapelle-des-Jésuites, comme l'explique l'historien Louis Beaudet, était située immédiatement au sud-ouest de la Grande Place. Cette petite place fut créée, après la démolition de la chapelle des Jésuites, en 1807. Voisin de l'ancien collège des Jésuites, l'espace fut occupé par le « marché à foin ». La place de la Chapelle-des-Jésuites serait comprise aujourd'hui dans la partie orientale des jardins de l'Hôtel-de-Ville. Le nom du marché à foin a servi à désigner le théâtre du même nom. Situé également au carrefour des rues Sainte-Anne et des Jardins, le théâtre du Marché à Foin, fut construit dans l'emplacement maintenant occupé par l'hôtel Clarendon.

HÔTEL-DE-VILLE, **Place de l'** Voir GRANDE PLACE

JARDINS, Rue des

« Depuis les Jésuites en montant jusqu'à la rue Saint-Louis » (*Recensement*, 1716).

Comme ce fut le cas, entre autres, pour la rue du Parloir et la côte de la Fabrique, la partie nord de cette voie occupe le lit d'un ruisseau qui prenait son origine des hauteurs du cap aux Diamants. Selon le plan de Québec dessiné par Jean Bourdon en 1660, la rue des Jardins n'avait pas encore été tracée. Le tronçon de cette voie, compris entre la rue Sainte-Anne et l'actuelle rue Donnacona, sera cependant ouvert peu après et sera désigné, avant 1663, par des expressions locatives comme entre autres : « la rue qui va des Reverends Pères [Jésuites] aux Mères Ursulines » (H. Provost, 1954). Deux plans anonymes du lotissement d'une partie du terrain des Ursulines, datés du 25 juin 1674, attestent d'une part que le tronçon sud-est de cette rue est ouvert et d'autre part que ce tronçon porte déjà le nom de « Ruë des jardins » (R. Chénier, 1991). Le tronçon nord est également désigné sous la dénomination de Rue des Jardins sur le Plan de la Censive Notre-Dame de Québec en 1674 (H. Provost, 1954).

« Les jardins du collège des Jésuites et du couvent des Récollets se trouvaient sur le parcours de cette rue » (P.-G. Roy, 1932). Le procureur Nicolas-Gaspard Boucault a noté, en 1754, que les Jésuites avaient « un collège, de fort beaux jardins et un beau clos, garni d'arbres de haute futaye ». Un plan de l'emplacement des Récollets à la Haute-Ville, dessiné par l'ingénieur Robert de Villeneuve en 1692, donne à la rue des Jardins le nom de Rue de l'Hôpital. Le marché à foin ou Hay Market, qui a occupé, au cours de la première moitié du XIX^e siècle, la place de la Chapelle-des-Jésuites, longeait la rue des Jardins.

La forme agglutinée Desjardins a parfois eu cours au XIX^e siècle mais elle ne s'est pas imposée. Philippe Aubert de Gaspé, par exemple, a utilisé cette forme lorsqu'il a écrit dans ses Mémoires en 1866 : « sa maison située à l'encoignure des rues Stadaconé [sic] et Desjardins ». À cet égard, une certaine confusion peut de nouveau se produire par la présence, à l'angle des rues des Jardins et Sainte-Anne de l'établissement qui a pour raison sociale : « Caisse Desjardins du Vieux-Québec »; il est à noter que le nom de cette institution n'a pas de lien avec la rue des Jardins mais fait référence à son fondateur Alphonse Desjardins (1854-1920).

MONTAGNE, Côte de la

« Depuis la porte de l'Evêché jusqu'au jardin de M. Delino » (Recensement ... , 1716).

« À partir de l'habitation, de la côte de la Montagne, voie établie dès 1620 » (L. Noppen, 1989). « Du temps de Champlain, on disait simplement la « côte de la basse ville » ou encore « Grande Côte de la basse ville ». C'est vers 1665 ou un peu avant qu'on commença à employer l'expression côte la Montagne » (P.-G. Roy, 1930). Dans un procès-verbal d'alignement, à la date du 14 août 1685, le notaire François Genaple de Bellefonds écrit : « pour une maison qu'il veut faire construire sur la rue de la Montagne » (P.-G. Roy, 1923). Le terme générique côte, dans cet odonyme, reprend de plus en plus sa place au XIX^e siècle.

À l'époque où cette côte fut désignée ainsi, au XVII^e siècle, les termes *montagne* et *cap* étaient en usage pour déterminer la colline de Québec. Par exemple, Champlain emploie souvent le mot montagne dans ses écrits, à la place de Cap aux Diamants. Il raconte, par exemple, dans les Voyages de la Nouvelle-France occidentale, en 1632 : « J'établis cette demeure [le fort Saint-Louis] en une situation très bonne, sur une montagne qui commandait sur le travers du fleuve Saint-Laurent. » Par ailleurs, et comme nous l'avons déjà signalé à la rubrique Escalier de la Basse-Ville, l'arpenteur Jean Bourdon indique sur son Plan de Québec en 1640 : « Escalier allant sur le Cap », le terme cap déterminant la colline de Québec, autrement dit le cap aux Diamants que l'on retrouve encore dans l'odonyme plus récent Rue Sous-le-Cap.

On a parfois écrit que la côte de la Montagne tenait son nom de Noël Jérémie dit Lamontagne. Celui-ci, selon le notaire Guillaume Audouart de Saint-Germain, avait pris à bail, le 14 avril 1659, une maison qui aurait été située dans le haut de la côte de la Montagne, plus précisément dans l'actuel parc Montmorency. Cette hypothèse n'est plus retenue comme origine possible de cet odonyme. De plus, quand il existe un choix entre une origine topographique et une autre patronymique d'un nom de lieu, la toponymie nous apprend que l'explication topographique est généralement privilégiée.

Longtemps après l'implantation de l'odonyme Côte de la Montagne, une autre appellation ancienne, soit Côte de la Basse-Ville est restée en usage. Le romancier Philippe Aubert de Gaspé, par exemple, n'utilise que le nom Côte de la Basse-Ville, en 1866, dans ses Mémoires.

La forme anglaise Mountain Hill de cet odonyme, parce qu'elle est postérieure au nom français Côte de la Montagne, ne saurait rappeler le pasteur de l'Église d'Angleterre et homme politique Jacob Mountain (1749-1825), nommé évêque anglican du nouveau diocèse de Québec en 1793. Il s'opposa à la venue au Canada de prêtres catholiques chassés de France par la Révolution.

Curieusement, certains ont également voulu voir dans l'odonyme montréalais Rue de la Montagne le nom du même prélat anglican. Cette hypothèse pas plus que la première ne peut être retenue, car l'appellation « chemin des Sauvages de la montagne » paraît, entre autres, sur un plan de Montréal dressé par Jourdain La Brosse en 1761, soit bien avant l'arrivée du pasteur Jacob Mountain au Canada (Les rues de Montréal, 1995).

Plusieurs documents montrent qu'au XIX^e siècle, le tronçon compris entre le pied de la côte de la Montagne et l'actuelle rue Dalhousie, a porté le nom de Ruelle ou de Rue des Sœurs. Par exemple, l'arpenteur Jean-Baptiste Larue, inspecteur des rues et des ponts de la ville, inscrit sur deux plans datés respectivement de 1821 et de 1822 : « Ruelle des Sœurs, Basse-Ville » et « rue connue sous le nom de rue des Sœurs » (E. H. Dahl, 1975). L'archiviste Pierre-Georges Roy écrit au sujet de l'origine et de la signification de cette dénomination : « Le couvent des sœurs de la Congrégation à la basse ville s'élevait sur le site actuel du magasin McCall et Shehyn, rue Saint-Pierre et côte la Montagne. Cette partie de la côte la Montagne qui longe le magasin ... porta jusqu'en 1891 le nom de rue des Sœurs, en l'honneur des sœurs de la Congrégation qui y avaient enseigné si longtemps » (P.-G. Roy, 1930). La rue ou ruelle des Sœurs a pris officiellement le nom de Côte de la Montagne le 18 avril 1890 (Guide onomastique ..., 1989).

MONT-CARMEL, Rue du

« ... derrière les emplacements de la rue Saint-Louis, sur le côté sud-est, et parallèlement à cette rue, un chemin conduit de la place du fort Saint-Louis au Mont-Carmel; on l'appelle chemin du Mont-Carmel » (M. Trudel : Terrier 1663, 1973).

Le Plan de Québec dessiné par l'arpenteur Jean Bourdon en 1640 donne à la colline qui s'élève à l'extrémité sud-ouest de ce sentier ou de ce chemin, le nom de Mont Carmel. À la date du 15 août 1646, le Journal des Jésuites mentionne « à la croix du mont Carmel ». Un contrat daté du 17 octobre 1646 donne : « au bas de l'allée Montcalvaire » (P.-G. Roy, 1930); cette appellation vient sans doute de la présence d'une croix sur la colline. On peut lire dans un acte notarié de Guillaume Tronquet fait le 19 octobre 1646 : « Allée du Mont-Carmel » (P.-G. Roy, 1932). L'historien Marcel Trudel indique aussi dans le Terrier du Saint-Laurent en 1663 que « le chemin du Mont-Carmel est alors dit [dans un acte de 1655] chemin allant à la Grange »

(M. Trudel : Terrier 1663, 1973). Enfin, dans le Papier terrier de la Compagnie des Indes occidentales, le nom de Rue du Mont Carmel figure dans un acte du 17 mars 1668 (P.-G. Roy, 1931). La forme officielle de cet odonyme est aujourd'hui Rue Mont-Carmel sans la particule de liaison.

Charles Huault de Montmagny (1601-1657), admis dans l'ordre de Malte en 1622, a réalisé cinq ans plus tard un remarquable exploit contre les Turcs en Méditerranée. Gouverneur de la Nouvelle-France de 1636 à 1648, c'est au cours de cette période que fut fondée Ville-Marie (Montréal), et que les Ursulines et les Hospitalières s'établirent à Québec. Le mandat de ce gouverneur fut surtout marqué par la menace iroquoise dans la colonie. Comme nous l'avons déjà mentionné, c'est avec l'aide de l'arpenteur Jean Bourdon que Montmagny a fait tirer des alignements de la ville et qu'il attribua le nom de Mont Carmel, avant 1640, à cette élévation rocheuse, connue encore aujourd'hui sous cette appellation. L'ordre hospitalier, dit de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui fut créé vers l'an 1100, avait pour vocation de prodiguer des soins aux pèlerins qui se rendaient aux Lieux saints. Il est aussi désigné sous le nom de l'ordre de Malte depuis 1530. Les pèlerins allaient, entre autres, au mont Carmel, promontoire rocheux du littoral israélien qui est le lieu d'origine de l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel.

Le petit parc du mont Carmel, situé au sud-ouest de la rue du même nom, a été désigné Parc du Cavalier-du-Moulin. Le moulin à vent, propriété de Simon Denis de La Trinité, d'abord construit en 1655 sur le cap aux Diamants, fut relocalisé sur le mont Carmel en 1663. Cette éminence est comprise dans le bastion où fut érigé, en 1693, un cavalier, ouvrage défensif militaire. Le gouverneur Louis de Buade, comte de Frontenac écrit le 4 novembre 1693 qu'il était nécessaire de faire « un cavalier à un moulin qui estait sur un petit rocher escarpé qu'il a fallu revestir de pierre » (Frontenac, Correspondance).

NOTRE-DAME, Rue

« Depuis la fin de la rue du Sault au Matelot jusqu'à l'Église de la Basse-Ville » (Recensement ... , 1716).

Le nom de Rue Notre-Dame paraît sur le Plan de Québec dessiné en 1640 par l'arpenteur et ingénieur Jean Bourdon. Le nom de Notre-Dame est connu dès le début de la fondation de Québec. Très populaire en Saintonge, la dévotion à Notre-Dame s'est répandue très tôt en Nouvelle-France : des églises portent ce nom notamment Notre-Dame-de-Recouvrance (1633); Notre-Dame-de-la-Paix (1647); Notre-Dame-de-Québec (1664); Notre-Dame-de-la-Victoire (1690), etc. Il ne faut donc pas s'étonner qu'on ait attribué cette appellation à l'une des premières rues qui fut baptisée à Québec.

Contrairement à ce qu'ont prétendu bien des auteurs, cette rue n'a pas reçu sa dénomination de l'église Notre-Dame-de-la-Victoire située place Royale le long de cette voie. Cette église n'a été construite qu'en 1688, soit 48 ans après que le nom Rue Notre-Dame eut paru sur le plan de Québec par Jean Bourdon en 1640. Et qui plus est, celle-ci, rattachée à Notre-Dame-de-Québec, à la Haute-Ville, érigée sous le vocable de l'Enfant-Jésus, n'a reçu le nom de Notre-Dame-de-la-Victoire qu'en 1690 et de Notre-Dame-des-Victoires qu'en 1711 (R. Fournier, 1976). Le terme spécifique Notre-Dame, détermine officiellement, selon la banque de données TOPOS de la Commission de toponymie du Québec, 120 rues, cinq avenues, quatre boulevards,

six chemins, deux montées, deux routes et cinq rangs du territoire. Plusieurs de ces toponymes sont anciens. Il en est ainsi, par exemple, de la rue Notre-Dame, à Montréal. Elle a été baptisée de ce nom, le 12 mars 1672, pour obtenir la protection de la Vierge Marie, patronne de la ville.

Bien que, pour identifier cette voie, l'odonyme Rue Notre-Dame fût la seule dénomination, on rencontre néanmoins vers la fin du XVII^e siècle, sur des plans d'arpentage, la variante Grande Rue de Nostre Dame, orthographiée parfois Grande Ruë De Notre Damme. Le qualificatif *grand* a sans doute été attribué à cette rue en raison de son importance.

L'odonyme Rue Notre-Dame a, en outre, identifié autrefois un court tronçon de cette voie situé au nord de la côte de la Montagne, entre la rue du Sault-au-Matelot et la falaise. Plusieurs plans de Québec montrent cette ancienne extension de la rue Notre-Dame dont en particulier ceux de l'ingénieur Robert de Villeneuve de 1692 et de l'arpenteur général Joseph Bouchette de 1815.

PALAIS, Côte du Voir Rue des PAUVRES

PARLOIR, Rue du

« Elle part de la rue Saint-Louis et fait un angle droit en direction de la rue des Jardins » (E. Bennet, 1822).

Comme c'est le cas pour d'autres rues de la ville, au XVII^e siècle, dont en particulier la côte de la Fabrique et le tronçon nord de la rue des Jardins, le tracé primitif de la rue du Parloir a suivi le lit du cours d'eau qui venait du cap aux Diamants. Ce tracé datait de la construction du couvent des religieuses Ursulines en 1642. Dans son *Voyage de Canadas en la nouvelle France*, en 1662, le Dieppois Asseline de Ronval, qui voyagea en Nouvelle-France et séjourna à Québec, mentionne cette rue : « rue des Parloirs ... des réverendes mères urselines [*sic*] » (A. Yon, 1974). La forme au singulier « Le Parloir » du couvent des Ursulines paraît sur *Le Veritable plan de quebec* fait en 1663, attribué à l'ingénieur Jean Bourdon.

Cet toponyme fait référence au parloir du couvent des Ursulines parce que cette rue y conduit. Dans le recensement de la ville de Québec de 1818, Joseph Signay, curé de la paroisse Notre-Dame-de-Québec, écrit au pluriel Rue des Parloirs, tandis qu'un plan de ce quartier dressé par l'arpenteur Adolphe Larue, en 1833, donne la forme au singulier Rue du Parloir pour identifier la rue actuelle (E. H. Dahl, 1975).

Elle reçut, en outre, d'autres appellations dont celles de Rue des Ursulines en 1667 (P.-G. Roy, 1931) et Rue Sainte-Ursule en 1674 (P.-B. Casgrain, 1903). La rue du Parloir rappelle un trait ou une tranche de l'histoire des Ursulines parce qu'elle a été tracée à même leur patrimoine foncier (A. Lebel, 1981).

Marie de l'Incarnation, née Marie Guyart (1599-1672), vint en Nouvelle-France avec Marie-Madeleine de La Peltrie (1603-1671) qui l'aida à fonder le couvent des Ursulines et en fut la première Supérieure. Elle se consacra à l'éducation des jeunes filles françaises et amérindiennes. Marie de l'Incarnation fut vénérée comme sainte dès l'année de sa mort. Son

œuvre spirituelle, en particulier les deux Relations et la Correspondance, en fit une personnalité majeure de l'histoire de la Nouvelle-France. Elle fut surnommée par l'évêque de Meaux, le grand orateur et célèbre prédicateur Bossuet, la Thérèse du Nouveau Monde.

Une autre rue du Parloir, odonyme presque aussi ancien que son homonyme, s'étendait de l'aile des Parloirs du Séminaire de Québec à l'actuelle rue Port-Dauphin, dominant la côte de la Montagne. L'historien Noël Baillargeon précise que : « La construction du Petit Séminaire dura deux ans [1675 et 1676]. Le bâtiment était situé sur l'emplacement même où s'élève encore aujourd'hui l'aile sud du vieux Séminaire, mais il n'en occupait que la partie ouest, soit la section qui abrite les parloirs ... L'entrée principale était placée à l'extrémité est de la maison et l'on traça jusqu'à la côte de la basse ville un petit chemin qui finit par s'appeler la rue du Parloir » (N. Baillargeon, 1972). Le Plan du Séminaire de Kebec en Canada 1714, document anonyme conservé aux Archives de cette institution, montre le tracé de cette voie. Elle a disparu en raison de la construction, de 1844 à 1847, de l'archevêché et de la fausse façade. Cette dernière structure a récemment été remplacée par une grille.

PAUVRES, Rue des

« Rue quy dessant au palais » (F. de Lajoue, 1708).

Depuis le début du XVII^e siècle, on empruntait un sentier pour atteindre, entre autres, le gué de la rivière Saint-Charles situé plus à l'ouest. Ce « passage à gué de la petite Rivière » comme on l'écrivait à l'époque, serait situé aujourd'hui à la hauteur de l'actuel pont-tunnel Joseph-Samson. Ce sentier ou chemin primitif, occupé plus tard par la rue des Pauvres, est attesté sur les plans de la ville de Québec à partir de 1660. Ce chemin qui passe devant l'Hôtel-Dieu est alors dit, en 1668 « chemin tendant de l'esglise paroissiale au dit hospital » et « La rue tendante de cette ville au bas du dit hospital » (P.-G. Roy, 1931). L'odonyme Rue des Pauvres s'applique à cette voie dans le recensement de 1716. L'historien Jean-Marie Lebel écrit : « Sous le Régime français, le nom de « côte du Palais » n'était réservé qu'à la pente dans la falaise au bas de la porte du Palais » (J.-M. Lebel, 1997). Par ailleurs, dans la Description topographique de la Province du Bas-Canada publiée en 1815, l'arpenteur général Joseph Bouchette donne d'abord à cette voie, dans sa totalité, la double appellation de Rue des Pauvres ou du Palais et par la suite, le seul nom de Rue du Palais.

L'appellation Rue des Pauvres faisait référence au domaine des pauvres de l'Hôtel-Dieu, qu'elle traversait. « En revenant sur nos pas à la rue Couillard, nous sommes en face de l'emplacement de l'ancien cimetière des pauvres ouvert en même temps que l'hôpital et fermé ainsi que le jardin des pauvres de l'autre côté de la rue Collins [rue de l'Hôtel-Dieu aujourd'hui], peu de temps après le siège de Québec en 1759 » (L. Beaudet, 1890).

Elle a pris le nom de Rue du Palais, odonyme modifié en Côte du Palais en 1890, parce qu'elle se rendait au Palais de l'Intendance, au bas de la côte. Ce Palais fut aménagé dans l'ancienne brasserie de Jean Talon en 1688. L'intendant y présidait les séances du Conseil supérieur et dirigeait l'administration de l'Intérieur.

La dénomination Le Palais, dans l'expression Le Palais de l'Intendance, s'est implantée profondément dans l'usage populaire au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. Il faut dire que cette réalité a été présente dans le paysage de Québec pendant quelque 90 ans. Le Palais de l'Intendance existait donc encore après la cession du Canada à l'Angleterre. Ainsi, dans *Le Journal d'un siège : Québec 1775-76*, on peut lire notamment que : « Quelques-uns tiraient de la coupole du Palais de l'Intendant » (Concorde, 1956). La désignation Le Palais s'est étendue au faubourg ou quartier aussi appelé Saint-Nicolas et Saint-Charles, à une porte de la ville, à une rue ou côte, et plus récemment, à une gare.

PORCHE, Rue du

« Cette rue apparaît sur une carte de 1660 de Jean Bourdon [...]. Elle a été ainsi nommée parce qu'il y avait là un porche, disparu depuis longtemps » (Guide onomastique, 1989).

Dans le Papier terrier de la Compagnie des Indes Occidentales, un acte daté du 3 décembre 1667 précise que « d'un costé la ditte rue nommée la rue neuve ... par devant sur la rue St. Pierre » (P.-G. Roy, 1931). L'historien Marcel Trudel écrit que « le 24 mars 1658, on autorise Huboust à bâtir un porche sur la rue Neuve et à faire porter les poutres sur le pignon de Couillart [*sic*] de Lespinay » et il ajoute « rue Neuve (devenue la rue du Porche) ... relie la rue Saint-Pierre à la rue Notre-Dame » (M. Trudel : *Terrier 1663*, 1973). Cependant, dans sa reconstitution de la carte intitulée Québec vers la fin du Régime français où 44 noms de rues sont localisés, il n'est pas question de la rue du Porche; cette voie publique, anonyme, est cependant bien dessinée sur ce plan (M. Trudel : *Québec ...*, 1973). Cette rue semble être restée anonyme dans les documents pendant encore un certain temps! Il en est ainsi, par exemple, pour le Plan figuratif de la rue Notre-Dame ... , dressé en 1829 par Jean-Baptiste Larue inspecteur des rues de la ville de Québec : les noms de rues de ce secteur sont bien mentionnés sur ce document à l'exception toutefois de la rue du Porche, pourtant bien dessinée, et qui est simplement identifiée par l'appellatif *Ruelle* (E. H. Dahl, 1975).

On tend généralement à penser que l'appellation Rue du Porche remonterait au XVII^e siècle; cependant aucune attestation ancienne n'a été trouvée! Le porche érigé dans cette rue en 1658 a pu disparaître lors de l'incendie de la Basse-Ville en 1682. On rencontre cet odonyme dans les documents de la seconde moitié du XIX^e siècle. Par exemple, sur un plan de Québec dressé en 1879 par Henry Whitmer Hopkins figure le nom Rue Porche. Cet odonyme n'aurait-il été transmis qu'oralement aux XVII^e et XVIII^e siècles?

ROYALE, Place

« Ce qu'on appelle aujourd'hui la Place Royale, ... s'appelait à l'origine la place du Marché, la grand place ou la place publique » (M. Gaumond, 1976).

Elle occupe l'emplacement du jardin de l'habitation de Champlain construite en 1608. Selon l'historien Louis Beaudet, cet espace a également porté le nom de Place de Champlain. Sur son plan de Québec daté de 1660, l'arpenteur Jean Bourdon qui montre cette place lui donne le nom de « place d'armes ». Dans le Papier terrier de la Compagnie des Indes Occidentales, un acte de décembre 1667 mentionne « la grande place publique » (P.-G. Roy, 1931). L'ingénieur et

cartographe Robert de Villeneuve lui a attribué l'appellation de Place de Québec sur son plan de la Basse-Ville de Québec daté du 10 novembre 1685. « Lorsqu'en 1686, l'intendant Champigny y installa le buste de Louis XIV, on lui donna le nom de Place Royale, nom qu'elle conserva jusqu'en 1700 » (M. Gaumont, 1976). Cet espace a repris officiellement l'appellation de Place Royale en 1957.

Mais les appellations les plus souvent utilisées dès le XVII^e siècle pour désigner cet espace semblent avoir été La Place, Place de la Basse-Ville, Place du Marché et Place du Marché de la Basse-Ville-de-Québec. « Quand l'église de N.-Dame de la Victoire fut bâtie, la place prit le nom de place Notre-Dame qu'elle a conservé depuis » (L. Beudet, 1890). L'historienne Ginette Noël écrit : « Sept ans plus tard [en 1895], sur la recommandation du Comité des chemins, cette fontaine sera transportée à la place Notre-Dame-des-Victoires (aujourd'hui place Royale) » (G. Noël, 1983). « C'est dans cette place Royale nommée carré Notre-Dame que voyageurs et commerçants trouvent trois hôtels » (É. Boivin-Allaire, 1984).

Blotti entre le cap aux Diamants et le fleuve Saint-Laurent, le quartier de la Place-Royale, qui a pris son nom de l'odonyme du même nom, est bordé de boutiques, de restaurants et de cafés-terrasses. Il y eut une autre place Royale à Québec (voir la rubrique Grande Place). Des places publiques, dans d'autres villes, au temps de la Nouvelle-France, ont également reçu l'appellation Place Royale. Par exemple, Samuel de Champlain a attribué, en 1611, à un espace de la future ville de Montréal, le nom de Place Royale, espace aujourd'hui nommé Pointe-à-Callière. Elle fut sans doute baptisée ainsi en l'honneur de Louis XIII, roi de France. Désigné par la suite Place d'Armes et Place du Marché, cet espace montréalais a repris son appellation Place Royale en 1891.

SAINTE-ANNE, Rue

« Depuis la place d'armes [cette autre place d'Armes était située près de la future église presbytérienne St. Andrew's] qui est vis-à-vis la tour bastionnée près le jardin des jésuites jusqu'à la place devant le Fort au coin du mur du jardin des PP. Récollets » (Recensement ... , 1716).

Le tronçon le plus ancien de cette rue, compris entre la place d'Armes et la rue des Jardins a été ouvert très tôt comme l'atteste le Plan de Québec dressé par Jean Bourdon en 1640. D'abord désignée cette année-là par l'expression « chemin joignant les terres des Reverends Peres Jesuites » (H. Provost, 1954), cette voie porte le nom de Grande Rue Ste. Anne dans un acte daté du 16 novembre 1667 (P.-G. Roy, 1931). Le tronçon de la rue Sainte-Anne, compris entre le tournant et les fortifications, suit la limite sud-ouest du fief des Ursulines concédé le 15 janvier 1637. Le sentier situé à la ligne séparative de cette concession et de celle des Jésuites a fait place à une rue après 1760. Le plan de Québec et de ses fortifications dressé par l'arpenteur et dessinateur Jean-Baptiste Duberger, en 1804, indique St Anne Street pour déterminer ce tronçon (E. H. Dahl, 1975).

Charles Huault de Montmagny, gouverneur de la Nouvelle-France choisit lui-même le nom des rues Saint-Louis, Sainte-Anne et Mont-Carmel (J. Hamelin, 1966). La rue Sainte-Anne a pour marraine Anne d'Autriche (1601-1666), épouse de Louis XIII; elle fut régente de 1643 à 1661. La Castillane Ana de Austria, née à Valladolid, était la fille de Philippe III

d'Espagne et de Marguerite d'Autriche. La plus connue parmi les saintes de ce nom est la mère de la Vierge Marie; sainte Anne fut l'épouse de saint Joachim selon la tradition chrétienne. En Nouvelle-France, des rues furent baptisées Sainte-Anne en d'autres lieux, notamment dans l'île de Montréal, au Détroit, à la Nouvelle-Orléans et à Trois-Rivières. Dans cette dernière ville, l'ancien odonyme Rue Sainte-Anne, qui remontait au XVII^e siècle, rappelait Anne du Hérisson, habitante de cette rue, et sainte Anne (R. Verrette, 1984). La dévotion à la mère de la Vierge Marie qui s'est manifestée en Nouvelle-France dès le XVI^e siècle alors que Jacques Cartier, en 1535, implora son aide, se manifeste également dans la toponymie. Par exemple, 171 odonymes du territoire québécois comportent l'élément spécifique Sainte-Anne dans leur dénomination selon la banque de données TOPOS de la Commission de toponymie du Québec.

En plus d'identifier l'actuelle rue Sainte-Anne, cette dénomination a, en outre, servi, au XIX^e siècle, à désigner deux voies de communication voisines connues de nos jours sous les appellations de Rue Cook et de Rue Dauphine dans son tronçon intra-muros. L'historien Louis Beaudet note que : « le corps principal [de l'église presbytérienne St. Andrew's] est sur l'une des rues Ste-Anne et le portail sur l'autre » (L. Beaudet, 1890). Ce prolongement rectiligne de la rue Sainte-Anne, avant le tournant, a pris officiellement les appellations de Rue Saint-André en 1876, pour être baptisé Rue Cook vingt ans plus tard. La partie de la rue Dauphine comprise entre l'actuelle rue Saint-Stanislas et le mur des fortifications est désignée la « troisième branche de la rue Ste-Anne » sur un plan figuratif dressé par l'inspecteur des rues Jean-Baptiste Larue en 1822 (E. H. Dahl, 1975). L'odonyme Dauphin St. est inscrit sur le Plan of the City of Quebec dessiné par l'historien Alfred Hawkins en 1835.

Le tronçon ouest de la rue Sainte-Anne a aussi été connu, dans la première moitié du XIX^e siècle, sous l'appellation de Rue de Prison parce qu'elle y conduisait. Cet odonyme qui paraît sur un plan d'arpentage de 1822, entre autres, fait référence au lieu de détention qui avait été construit en 1808, rue Saint-Stanislas (E. H. Dahl, 1975).

Dans la rue Sainte-Anne, à l'intersection de la rue des Jardins, il y eut, pendant un certain temps au XVII^e siècle, un petit pont qui franchissait un ruisseau qui prenait son origine sur les hauteurs du cap aux Diamants. La rue Sainte-Anne fut quelquefois dénommée Rue Saint-Jean au XVII^e siècle. Par exemple, un plan de Québec dressé par l'ingénieur Robert de Villeneuve en 1692, lui donne cette appellation (voir la rubrique Rue Saint-Jean).

SAINTE-FAMILLE, Rue de la

« Rue qui prend depuis la boulangerie du Séminaire jusqu'aux Remparts et rue St Joseph [rue Garneau] » (Recensement ... , 1716).

Le sentier, qui deviendra plus tard la rue de la Sainte-Famille, paraît sur le Vray Plan du haut & bas de quebec par Jean Bourdon, en 1660. Dans un procès-verbal d'alignement daté du 20 août 1696, François Genaple de Bellefonds note que « pour une maison qu'il (J. Belleville) construit dans la nouvelle rue qui s'établit dans l'enclos du Séminaire de Québec sous le nom de rue de la Sainte-Famille » (P.-G. Roy, 1932). La forme simplifiée Rue Sainte-Famille qui paraît, par exemple, au recensement de la ville de 1770-1771, s'est imposée et est encore le nom officiel.

La Sainte Famille désigne la triade formée par saint Joseph, la Vierge Marie et l'Enfant Jésus. Avant le XVI^e siècle, la Sainte Famille évoquait la parenté et la corésidence : sainte Anne, saint Joachim, saint Jean, étaient compris dans la Sainte Famille. L'origine de cet odonyme lui vient du Séminaire de Québec qui est dédié à la Sainte Famille, Jésus, Marie, Joseph et aux saints anges comme il est écrit dans un des plus anciens règlements de cette institution. De plus, monseigneur de Laval qui érige en 1664 la première paroisse de la colonie qui portera le nom de Notre-Dame-de-Québec, établit, l'année suivante, une confrérie en l'honneur de la Sainte Famille. Pendant un certain temps, aux XVIII^e et XIX^e siècles, cette rue fut également connue, sous les vocables de **Rue De Léry** et Hope Street. Le romancier Philippe Aubert de Gaspé écrit, en 1863, dans *Les Anciens Canadiens* : « nous descendîmes la côte de Léry, à la course; et nous fûmes bien vite rendus vis-à-vis de la rue Sault-au-Matelot. » Dans ses *Mémoires* publiés en 1866, cet écrivain note en outre : « tandis que les autres fuyaient par la côte de Léry d'où ils furent poursuivis jusque au-delà de la porte Hope. » L'archiviste Honorius Provost écrit : « La Côte de Léry était une dénomination populaire de la Côte Ste-Famille » (H. Provost, 1967).

L'odonyme Rue De Léry ou Côte De Léry faisait référence à l'ingénieur militaire Gaspard Chaussegros de Léry, ingénieur du roi en Nouvelle-France de 1716 à 1756 et responsable de la construction des fortifications de Québec. Il a notamment dressé des cartes et des plans de Québec et rédigé un *Traité de fortification*, ouvrage non publié. L'ingénieur de Léry habitait la rue de la Sainte-Famille où il avait acheté un terrain du Séminaire de Québec en 1726. Dans *Picturesque Quebec*, l'écrivain James MacPherson-LeMoine raconte, qu'en 1882, à mi-chemin du sommet de la rue de la Sainte-Famille, côté est, on voyait encore les ruines de l'ancienne propriété de la famille Chaussegros de Léry. Sur cet emplacement, sera construit en 1920-1921, le pavillon des classes du Petit Séminaire de Québec.

Henry Hope (après 1746-1789) fut lieutenant-gouverneur de la province de Québec de 1785 à 1789, et commandant de la ville de Québec en 1785. Son administration fut très marquée par l'Indépendance des États-Unis ratifiée par le traité de Versailles en 1783. La porte Hope, située au pied de la rue de la Sainte-Famille, et dont le nom devait s'étendre, pendant un certain temps, à cette rue, avait été construite en 1786. Elle fut démolie en 1871.

SAINT-FRANÇOIS, Rue

« Dans l'ancien enclos du Séminaire, que les autorités civiles ont commandé d'ouvrir au lotissement [...] sont tracées et commencent aussi à se bâtir [en 1716] les rues connexes de Saint-Joseph (Garneau), Saint-Joachim (Couillard), Saint-Flavien et Saint-François (Ferland) » (H. Provost, 1963).

« Dès 1696, les alignements des rues Sainte-Famille et Saint-Joseph délimitent le futur quadrillage de l'enclos par les rues Saint-Joachim, Saint-François, Saint-Flavien » (J. Hare, 1987). Le nom de Saint-François qui désigne cette rue habitée qu'en partie, est attesté en 1708 (A. Drolet, 1965). « la petite rue Saint-François, aujourd'hui Ferland ainsi nommée d'après l'éminent historien » (L. Fréchette, 1892).

L'appellation Rue Saint-François évoquait la mémoire de monseigneur François de Laval (1623-1708), vicaire apostolique en Nouvelle-France de 1658 à 1674 et premier évêque de Québec de 1674 à 1688. Auguste Gosselin, un biographe de monseigneur de Laval, écrit : « On lui donna, au baptême, le nom du grand apôtre des Indes, François-Xavier, qui venait d'être canonisé, cette année-là même (1622), par le pape Grégoire XV. » Et il poursuit : « Au témoignage de la vénérable M. de l'Incarnation [...] il voulut même que saint François-Xavier fût honoré, au Canada, comme le second patron du pays » (A. Gosselin, 1890). Après avoir fondé le Grand Séminaire de Québec en 1663, l'évêque de Pétrée établit le Petit Séminaire en 1668 sous le nom de Petit Séminaire de l'Enfant-Jésus. Il a érigé quatorze paroisses en 1678. Ce prélat combattit de toutes ses forces la traite de l'alcool faite avec les Amérindiens. Il devint l'un des premiers dignitaires civils de la Nouvelle-France lors de l'établissement du Conseil souverain.

C'est par le règlement 235 du 2 décembre 1870 que fut substitué au nom primitif celui de Ferland. Jean-Baptiste-Antoine Ferland, né à Montréal en 1805, fut professeur d'histoire du Canada à l'Université Laval, en 1855, et doyen de la faculté des Arts à la même institution en 1864. Son œuvre majeure, *Cours d'histoire du Canada*, publiée en deux tomes, étudie le Régime français. Le premier, qui traite de la période de 1534 à 1663, a paru en 1861. Le second, portant sur la période allant de 1663 à 1759 a été édité en 1865, l'année même de sa mort survenue à Québec.

SAINT-JEAN, Rue

« Depuis le coin du jardin des pauvres de l'Hôtel-Dieu jusqu'aux fortifications » (Recensement ... , 1716).

Le procès-verbal du Conseil souverain, approuvé en juin 1667, concernant « le Grand chemin des Costes Ste-Geneviève et St-Michel en cette ville de Québec », mentionne « le chemin pour aller de cette dicte ville ... à passer par la rue Ste-Anne, entre l'enclos des Pères Jésuites et celui des Religieuses Ursulines, et suivre un petit Costeau qui demeure sur la gauche ... à aller gagner le chemin ordinaire prez une fontaine ... pour aller par devant la maison dicte St-Jean » (J. Trudelle, 1901). Le Plan de la ville et chasteau de Québec dressé par l'ingénieur Robert de Villeneuve, en 1685, montre d'une part que la rue Saint-Jean, à l'intérieur des murs, est tracée et que, d'autre part, la dénomination Chemin de St Jean y figure pour déterminer le tronçon de cette voie situé à l'extérieur des murs de Québec. Un plan d'un secteur de la ville dessiné par l'architecte François de Lajoue, en 1708, donne « rue de la porte St jean » pour identifier le tronçon de cette voie compris entre la Fabrique et la porte Saint-Jean (R. Chénier, 1991).

Le gouverneur Charles Huault de Montmagny a octroyé en roture, en 1639, un lopin de terre à Jean Bourdon qu'il a baptisé « terre Saint-Jean » (J. Hamelin, 1966). L'arpenteur, ingénieur et cartographe Jean Bourdon (1601-1668) débarque à Québec en 1634. Il y occupe plusieurs fonctions administratives dont en particulier celle de procureur du Roi. Il s'attache à dresser notamment plusieurs plans de la ville de Québec dont le plus ancien date de 1635. Il est décédé à Québec. Saint Jean, l'un des premiers disciples du Christ, évangélisa l'Asie Mineure. Selon la tradition, il est l'auteur du quatrième évangile.

Le procès-verbal du Conseil souverain de juin 1667, dont il fut question précédemment, faisait commencer la rue Saint-Jean à la rue Sainte-Anne. Un plan de l'emplacement des Récollets à la Haute-Ville, dressé par Robert de Villeneuve, en 1692, donne le nom de « Ruë St. Jean » au tronçon primitif de la rue Sainte-Anne parce qu'il « semble qu'on allât, écrit l'historien Marcel Trudel, à la banlieue en passant entre le Collège des Jésuites et la terre des Ursulines et en descendant vers l'actuelle place d'Youville, d'où l'on atteignait le fief Saint-Jean » (M. Trudel : Terrier 1663, 1973). Le Plan de la ville précité, réalisé par Robert de Villeneuve en 1685, montre le tracé de cette voie située entre la rue Sainte-Anne et le chemin de St Jean. Et qui plus est, J.-C. B[onnefois] rapporte dans sa chronique : « L'autre rue Saint-Jean prend également à la place d'Armes et se prolonge comme la rue Saint-Louis, avec une porte sur laquelle est aussi la seconde compagnie de canoniers » (J.-C. B[onnefois], 1761).

Il existait d'autres rues Saint-Jean, ailleurs en Nouvelle-France, qui étaient déjà en usage au XVII^e siècle. Elles tirent également leur origine, non pas de l'apôtre Jean, mais souvent de personnages historiques ou de personnes connues dans leur milieu à cette époque. C'est le cas de certaines rues de ce nom à Montréal et à Trois-Rivières. Par exemple, la rue Saint-Jean à Montréal a été désignée ainsi en l'honneur de Jean-Jacques Olier de Verneuil (1608-1657), fondateur en 1639, avec Jérôme Le Royer de la Société Notre-Dame de Montréal qui a confié à Paul de Chomedey de Maisonneuve (1612-1676) l'établissement d'une mission dans l'île de Montréal (Les rues de Montréal, 1995). De même, la rue du même nom à Trois-Rivières, tracée en 1652, a reçu cette appellation en hommage au procureur fiscal Jean Sauvaget, concessionnaire de terrains dans ce secteur (R. Verrette, 1984).

SAINT-JOACHIM, Rue

« Depuis la maison de Belleville jusqu'au cimetière de l'Hôtel-Dieu » (Recensement ... , 1716).

Dans un procès-verbal d'alignement du 16 juin 1697, « François Genaple [de Bellefonds], commis du grand voyer, parle des « nouvelles rues » qui s'établissent sous les noms de la Sainte-Famille et de Saint-Joachim » (Guide onomastique, 1989). Le plan de Québec dressé par l'ingénieur Levasseur de Néré, en 1709, montre que cette rue était en partie tracée à ses deux extrémités (L. Noppen, 1989). C'est que le cours d'eau, qui descendait la côte de la Fabrique, obliquait à droite, au pied de celle-ci, traversait cette voie entre ces deux tronçons, avant de dévaler, plus loin, la falaise à la hauteur de la côte de la Canoterie.

Le recensement de Québec, en 1744, précise : « Rue Couillard ou Saint-Joachim depuis la rue de l'Hôpital jusqu'à la rue de la Sainte-Famille ». Dans le dénombrement de la ville, en 1770-1771, c'est le nom Rue Couillard, avec le spécifique simple, qui est mentionné (Habitants ..., 1921). Cependant, sur un plan de Québec tracé par l'arpenteur général Joseph Bouchette en 1815, c'est encore l'odonyme Rue Couillard qui sert à nommer la partie ouest de cette voie, et Rue Saint-Joachim qui identifie le tronçon oriental. L'artère prend officiellement le nom de Rue Couillard par le règlement 251 du 7 avril 1876.

Le nom de la rue Saint-Joachim a été attribué à cette voie, qui était située dans l'enclos du Séminaire de Québec, en hommage au premier titulaire de cette institution soit la Sainte Famille. Dans les Évangiles apocryphes, saint Joachim est l'époux de sainte Anne et le père de la Vierge Marie. Les noms Joachin et Joachim désignent deux rois du royaume de Juda, en Palestine, aux VII^e et VI^e siècles avant notre ère. On trouve d'autres Saint-Joachim, en Nouvelle-France, à l'époque de monseigneur de Laval. Il en est ainsi, par exemple, du vocable de la future paroisse de Saint-Joachim sur la Côte-de-Beaupré. Cette désignation figure déjà dans une lettre de 1684 du premier évêque de Québec.

Guillaume Couillard de Lespinay (vers 1591-1663), qui exerçait le métier de matelot selon Samuel de Champlain, est arrivé en Nouvelle-France vers 1613. Marié en 1621 à Guillemette Hébert, fille du premier colon canadien, Louis Hébert, il hérita des terres de ce dernier. La rue Couillard actuelle serait entièrement comprise dans ce qui était le fief du Sault-au-Matelot.

SAINT-JOSEPH, Rue

« Rue qui prend depuis la boulangerie du Séminaire jusqu'aux remparts et rue St Joseph » (Recensement ... , 1716).

« Dès 1696, les alignements des rues Sainte-Famille et Saint-Joseph délimitent le futur quadrillage de l'enclos du Séminaire » (J. Hare, 1987). L'historien et archiviste Honorius Provost constate que, d'une part, le recensement de Québec en 1716 et un plan de la ville dressé par l'ingénieur Chaussegros de Léry en 1720, d'autre part, attestent que la rue Saint-Joseph était tracée et commençait à se bâtir (H. Provost, 1963). Elle prit le vocable de Garneau par le règlement 235 du 2 décembre 1870 (Guide odonymique, 1989).

Dans son étude sur la Vie de Mgr de Laval, l'historien Auguste Gosselin rappelle que le premier titulaire du Séminaire de Québec est la Sainte Famille. Il allait de soi que les autorités de cette institution attribuent à cette rue le nom de saint Joseph, l'époux de Marie et le père nourricier de Jésus. Saint Joseph est le patron de la Nouvelle-France dès 1624. Le récollet Joseph Le Caron écrit, dans sa Relation de 1624, qu'il y eut une grande solennité à saint Joseph qui fut choisi patron du pays et protecteur de l'église naissante. Par la suite, une foule d'entités, y compris des rues, furent placées sous son patronage. Il en fut ainsi, par exemple, pour l'odonyme Rue Saint-Joseph, à Trois-Rivières qui remonte au XVII^e siècle. « Sur un plan de 1663, la rue Saint-François-Xavier portait ce nom entre les rues Notre-Dame et des Remparts » (R. Verrette, 1984).

François-Xavier Garneau (1809-1866) est le premier grand historien national. Conscient que les Canadiens français ont un passé aussi glorieux que celui des autres nations, Garneau entreprend des recherches qui lui permettront de rédiger son Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours. Cet ouvrage s'avère la meilleure synthèse du passé. « Garneau a été le flambeau qui a porté la lumière sur notre courte mais héroïque histoire » a écrit le poète Octave Crémazie, l'année même du décès de l'historien. La fermeté des jugements de Garneau et les qualités littéraires de son *Histoire* ont fait de cette œuvre un vif succès.

SAINT-LOUIS, Rue

« Depuis le Fort jusque chez monsieur Dartigny [la rue D'Artigny actuelle] » (*Recensement ...*, 1716).

Selon l'historien Jean Hamelin, c'est le gouverneur de Montmagny qui « choisit lui-même le nom des premières rues : Saint-Louis, Sainte-Anne et Mont-Carmel » (J. Hamelin, 1966). Le Journal des Jésuites, pour les années 1648 et 1649, appelle la **rue Saint-Louis**, « grande allée ». C'est cependant les dénominations « grand chemin du Cap rouge » et « grand route qui va de quebec au Cap rouge » qui paraissent sur deux plans de Québec dessinés par l'ingénieur Jean Bourdon respectivement en 1660 et 1664 pour déterminer cette voie de communication. Un plan de lotissement de ce secteur de Québec, anonyme mais daté de 1674, indique d'abord Rue St. Louis pour le tronçon de cette artère situé à proximité du fort Saint-Louis, et ensuite, Grande Allée pour la partie de la rue Saint-Louis s'étendant au sud-ouest, vers la future porte Saint-Louis (R. Chénier, 1991).

Le fondateur de Québec a entrepris la construction d'un fort, en 1620, qui serait aujourd'hui situé exactement à l'emplacement du monument de Champlain et de la falaise, sur l'actuelle terrasse Dufferin. Le colonisateur saintongeais appelle cet ouvrage « fort saint Louis » en 1623, et « fort de sa Majesté » en 1627 (Champlain, 1973). Le nom du fort Saint-Louis s'étendit à la rue qui portera cette appellation parce qu'elle commençait à cette construction. On peut penser que Champlain a donné le nom de Saint Louis à cet ouvrage, en 1623, en hommage à Louis XIII (1601-1643), roi de France de 1610 à sa mort. C'est sous son règne et grâce au travail du cardinal de Richelieu que fut fondée la Compagnie des Cent-Associés, en 1627, qui eut pour mission de coloniser la Nouvelle-France. On accorda à cette Compagnie le monopole de la traite des fourrures et du commerce. Cette hypothèse devient plus vraisemblable si l'on considère que le nom de la rue Sainte-Anne, l'artère voisine, aurait reçu cette appellation en l'honneur de la reine Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII. Le nom de Rue Saint-Louis peut aussi rappeler Louis IX ou saint Louis qui fut roi de France de 1226 à 1270. Par ailleurs, la **rue Saint-Louis**, à Trois-Rivières, ouverte en 1652, fut désignée ainsi en hommage à Louis XIV, roi de France (R. Verrette, 1984).

Dans un procès-verbal du 4 juin 1735, le grand voyer Nicolas Lanoullier de Boisclerc note que cette voie est désignée sous le nom de rue Saint-Louis ou Capitale. Cette dénomination signifiait que la rue Saint-Louis était une rue importante voire la rue principale de la ville. Curieusement, la rue Saint-Louis, à Montréal, est devenue, depuis le XVIII^e siècle, la rue Capitale, appellation modifiée en Rue de la Capitale par la suite. Le répertoire historique intitulé Les rues de Montréal avance deux hypothèses sur l'origine possible de cet odonyme : le mot Capitale pourrait rappeler la ville de Paris, la capitale de la France, ou encore le terme ferait référence à la peine capitale subie par les criminels à la place Royale, voisine de cette rue. Au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, furent baptisées d'autres rues Saint-Louis, en Nouvelle-France, notamment au Détroit et à la Nouvelle-Orléans.

Les plans anciens de Québec, en particulier ceux des ingénieurs Robert de Villeneuve, en 1685, et Chaussegros de Léry, en 1720, attestent que la partie de la rue Saint-Louis située entre la rue du Corps-de-Garde et la rue du Parloir occupait vraisemblablement le lit d'un cours d'eau qui prenait sa source plus au sud, sur le promontoire. Ce ruisseau dévalait la falaise, au nord, à la hauteur de la côte de la Canoterie (voir la rubrique Rue du Sault-au-Matelot).

L'appellation Chemin Saint-Louis a la même origine et la même signification que l'odonyme Rue Saint-Louis; ces deux artères, avec en plus la Grande Allée, sont les trois sections du même chemin primitif qui reliait le fort et le château Saint-Louis à Sillery et à Cap-Rouge. Le nom du chemin Saint-Louis est cependant postérieur à celui de la rue du même nom. Un plan de Québec dressé par l'ingénieur Henry Whitmer Hopkins, en 1879, atteste que l'appellation Chemin Saint-Louis déterminait déjà le tronçon rectiligne de cette voie.

SAINT-NICOLAS, Rue

« Faubourg Saint-Nicolas ou quartier du Palais » (Recensement ... , 1716).

Des plans et des cartes des années 1660-1670 attestent qu'il existait un sentier qui, partant du pied de la rue des Pauvres (l'actuelle côte du Palais), se rendait au gué de la rivière Saint-Charles situé plus à l'ouest; ce sera la future rue Saint-Nicolas. Au sujet des rues de la ville et des dates d'apparition de leurs noms, l'historien Antonio Drolet note simplement : « Saint-Nicholas (1696) ». L'appellation Rue St Nicolas est inscrite sur un plan de la digue du Palais, dressé en 1733 par l'ingénieur Chaussegros de Léry (A. Charbonneau, 1982).

En 1692, les Récollets ont obtenu des terres situées sur la rive droite de la rivière Saint-Charles, à l'ouest du Palais de l'Intendance en vue d'établir et de bâtir un petit lieu de retraite ou un ermitage, ce qui se fera vers 1693. « C'est la chapelle Saint-Nicolas ou l'ermitage des Récollets » (L. Noppen, 1989). La chapelle Saint-Nicolas a donné son nom à la rue, au faubourg puis à la porte édifée en 1793. La porte Saint-Nicolas, connue aussi sous le nom de Porte du Palais fut démolie en 1871.

L'archiviste Pierre-Georges Roy écrit, en 1932, que cette artère a pris son appellation de Nicolas Lanoullier de Boisclerc (1679-1756), personnage qui fut, entre autres, grand voyer de la Nouvelle-France. Il inaugura notamment le grand chemin Royal de Québec vers Montréal, le 5 août 1734. Comme Nicolas Lanoullier ne débarqua à Québec qu'en 1712, soit 16 ans après que le nom Saint-Nicholas eut paru dans les documents, on imagine mal que cet administrateur puisse être le parrain de cette rue. L'odonyme Rue Saint-Nicolas est vraisemblablement d'origine hagionymique.

Plusieurs saints de la chrétienté se sont appelés Nicolas. On peut citer parmi bien d'autres : Nicolas, l'un des premiers diacres choisis par les chrétiens de Jérusalem au premier siècle; Nicolas (vers 270-vers 350), évêque de Myre ou Myra (aujourd'hui Demre en Turquie), patron des écoliers; sous le nom allemand de Santa Claus, il est à l'origine du Père Noël; Nicolas Premier, 105^e pape, sacré à Rome en 858, défenseur de la primauté pontificale, inscrit au catalogue des martyrs en 1630; Nicolas de Flue (1417-1487), patron protecteur de la Suisse; il sauva la Confédération par son intervention conciliatrice à l'occasion de la Diète de Stans en 1481.

SAINT-PIERRE, Rue

« Elle va le long de la grève, de la Côte-de-la-Montagne à la Pointe-aux-Roches où finit la rue Sous-le-Fort » (M. Trudel : *Terrier 1663*, 1973).

« La rue Saint-Pierre demeura longtemps une simple grève inondée à marée haute » (Vieux-Québec ..., 1989). « La partie sud de cette rue était tracée et des emplacements concédés à partir de 1656 » (M. Trudel : *Terrier 1663*, 1973). Plusieurs contrats mentionnent l'odonyme Rue Saint-Pierre, en 1667 et 1668 dans le Papier terrier de la Compagnie des Indes Occidentales. Par exemple, un acte daté du 16 novembre 1667 précise : « Une place size en la basse ville ... regardant d'un costé le fleuve St. Laurent d'autre costé la rue St. Pierre » (P.-G. Roy, 1931). Raoul Blanchard écrit que « la rue Saint-Pierre est déjà mentionnée en 1686, au bord de l'eau, puisque le fleuve vient la lécher à marée haute ».

Pourquoi parmi les nombreux noms de saints a-t-on choisi le nom de saint Pierre plutôt que celui de saint Thomas, saint Mathieu ou sainte Madeleine par exemple? La raison de ce choix nous paraît être la suivante. On sait que la rue Saint-Pierre était appelée D'Argenson vers 1660 selon l'historien Marcel Trudel. Elle aurait été dénommée ainsi en hommage à Pierre de Voyer d'Argenson, gouverneur de la Nouvelle-France de 1657 à 1661. On peut penser que le prénom Pierre, du gouverneur d'Argenson, a pu également être retenu à cette époque pour baptiser la rue Saint-Pierre, comme ce fut le cas pour d'autres rues de la ville de Québec, en particulier pour les rues Saint-Louis, Sainte-Anne et Saint-Jean. Des auteurs, dont Pierre-Georges Roy, voient dans le nom de la rue Saint-Pierre celui de l'apôtre Pierre, son métier de pêcheur et la proximité du fleuve Saint-Laurent. Cette hypothèse est sérieusement mise en doute aujourd'hui.

Le mandat du gouverneur d'Argenson en Nouvelle-France fut marqué par les hostilités franco-iroquoises. La politique pacifiste qu'il a poursuivie ne l'a cependant pas empêché d'attaquer les bandes iroquoises. C'est au cours de son administration qu'eut lieu, en 1660, la bataille du Long-Sault, sur la rivière des Outaouais, où furent tués Dollard Des Ormeaux et ses compagnons. D'autre part, les relations du gouverneur d'Argenson avec monseigneur de Laval se sont détériorées sur des questions de préséance et de conflits de personnalité.

« Vers 1816, on acheva l'extrémité nord de la rue St-Pierre, qui alors se terminait par un pont rouge resté mémorable dans les souvenirs » (J. MacPherson-LeMoine, 1875). Ce pont réunissait alors la rue Saint-Pierre à la rue du Sault-au-Matelot. La rue Saint-Paul a rejoint la rue Saint-Pierre en 1830, après le prolongement de celle-ci jusqu'à la pointe à Carcy.

SAINT-ROCH, Rue

« La chapelle de l'ermitage des Récollets fut placée sous le patronage de saint Roch. L'usage de ce patronyme s'est ensuite étendu à la voie qui reliait la rue Saint-Vallier à la rivière et qui passait par l'ermitage » (Saint-Roch, 1987).

Dans « cette seconde basse-ville » comme l'écrivait l'intendant Jacques de Meulles en 1685, les Récollets, qui avaient obtenu en 1692, des terres situées sur la rive droite de la rivière Saint-Charles, à proximité du Palais de l'Intendance, ont construit à cet endroit, vers 1693, une chapelle qui fut dédiée à saint Nicolas. Cependant, la redoute Saint-Roch qui abrita peu après la chapelle Saint-Nicolas, a donné son nom à la rue Saint-Roch. « Le 12 novembre 1707, les habitants de Beauport font une demande au Conseil Souverain [pour] qu'une rue soit ouverte à partir de la rue Saint-Vallier, pour se rejoindre à la rivière Saint-Charles, à l'ouest du terrain de l'intendant, ce qui est le tracé de la rue Saint-Roch actuelle, ce qui leur permettrait d'établir un passage entre le Palais et la Canardière » (C. Plamondon, 1956). L'odonyme Rue Saint-Roch est attesté pour la première fois en 1707 (A. Drolet, 1965). Un plan du chantier de construction du Palais, dressé en 1739 par l'ingénieur Chaussegros de Léry donne bien l'appellation « Nouvelle rue St Roch » (A. Charbonneau, 1982).

Le thaumaturge saint Roch, patron de cette rue, est invoqué lors des épidémies. C'est en soignant les pestiférés qu'il aurait été contaminé. Il se serait réfugié en forêt, vivant en ermite en compagnie de son chien. Saint Roch serait mort à Montpellier, en 1327. Son culte, qui se développa au XV^e siècle, était censé préserver de la peste et des épidémies en général. « Il est probable que l'ermitage des Récollets reçut son nom d'ermitage Saint-Roch lors de l'épidémie de grippe maligne qui sévit à Québec pendant l'hiver 1700-1701 » (P.-G. Roy, 1930).

Comme toponyme, le nom de Saint-Roch devait par la suite déterminer, pendant un certain temps, des espaces de plus en plus étendus. D'abord l'appellation « Fauxbourg St-Roch », qui paraît au recensement de la ville, en 1792, comprend la rue Saint-Roch et les six autres rues habitées du secteur situé au sud et à l'ouest de cette voie de communication. Puis, dans l'acte d'incorporation de la cité de Québec, présenté aux autorités gouvernementales le 31 mai 1831 et sanctionné le 12 avril 1832, il est stipulé que « le quartier Saint-Roch comprendra toute cette partie de l'ancien quartier du Palais et du faubourg Saint-Roch entre les limites du quartier Saint-Charles d'un côté et le centre de la rue Craig [rue du Pont actuelle] et sa continuation jusqu'au Coteau Sainte-Geneviève de l'autre » (A. Drolet, 1967). De plus, le territoire desservi par la paroisse de Saint-Roch érigée canoniquement et civilement le 9 octobre 1835, s'étendait « jusqu'aux limites de Beauport, de Charlesbourg, de Sainte-Foy, de Lorette et du quartier Saint-Jean » (Saint-Roch, 1987). Et qui plus est, le territoire qui sera désigné sous le nom de Limoilou, en 1893, avait pris le nom de municipalité de Saint-Roch-Nord en 1855.

SAULT-AU-MATELOT, Rue du

« Selon un axe nord-sud, elle longe la falaise, de la Côte-de-la-Montagne à la limite du fief Sault-au-Matelot » (M. Trudel, Terrier 1663, 1973).

Le nom de lieu Sault au Matelot, qui a d'abord déterminé une chute d'eau, a par la suite identifié le fief du même nom et plus tard la rue du Sault-au-Matelot (J. Poirier, 1995). Le cours d'eau, qui prenait sa source près du cap aux Diamants, descendait notamment la **côte de la Fabrique** avant de poursuivre sa course à la limite des terres de l'Hôtel-Dieu et dévalait la falaise au pied de la côte de la Canoterie. Le jésuite Paul Le Jeune écrit dans la Relation de 1634 : « Quand nous vinsmes à doubler le saut au Matelot, c'est le détour de nostre rivière [Saint-Charles] dans le grand fleuve » (Relations des Jésuites ..., 1972). « Sault-au-Matelot, un toponyme qui remonte loin, puisqu'il était déjà familier dès le 15 septembre 1634 (acte du

partage entre les héritiers de Louis Hébert) » (H. Provost, 1975). Dans le Papier terrier de la Compagnie des Indes Occidentales, un acte daté du 9 novembre 1667 donne : « rue tendante du magasin [sic] du Montréal au Cap du Sault au matelot », et il est écrit dans un second document, à la date du 11 janvier 1668 : « rue du Sault-au-Matelot » (P.-G. Roy, 1931).

La rue du Sault-au-Matelot, en 1696, a doublé la pointe à Carcy et a occupé le pied de la falaise. Ce tronçon fut alors désigné Petite rue du Sault-au-Matelot. « Ce sentier plus étroit ... a nom « Ruelle des chiens ». Ainsi le nomme le peuple : les Directory le nomment « Petite Rue Sault-au-Matelot » » (J. MacPherson-LeMoine, 1875). Cette voie a pris par la suite le nom de Rue Sous-le-Cap. « Cette ruelle porte des noms divers : elle s'appelle « rue sous-le-cap », grâce à sa position; « petite rue Sault-au-matelot », ...; enfin « ruelle des chiens » parce qu'elle était fréquentée par la race canine et leur servait de rendez-vous » (L. Beaudet, 1890). À noter que la côte du Colonel-Dambourgès était désignée à l'origine sous la dénomination de Côte des Chiens selon le même auteur.

Au début du XVII^e siècle, le mot sault, au sens de « chute d'eau », paraît sur les cartes avec les termes concurrents rapide, chute ou chute d'eau. De plus, le père jésuite Paul Le Jeune, dans la Relation de 1634, explique ainsi le mot : « de grands saults dans la mer, c'est-à-dire des cheutes [chutes] d'eau » (Relations des Jésuites..., 1972). Le terme sault, qui est de nos jours sorti de l'usage courant dans ce sens, vit dans des toponymes anciens tels que : Sault Ste. Marie et Sault-au-Matelot qui désignent respectivement aujourd'hui une ville de l'Ontario et une rue de Québec (S. Blais, 1983).

L'origine et la signification du spécifique Matelot, dans ce nom de lieu, restent incertaines. On a écrit depuis longtemps et parfois dès le XVII^e siècle qu'un matelot ou peut-être un chien dénommé Matelot, serait tombé du haut de la falaise. Ces explications ont toujours été qualifiées de légendaires. À quel matelot pouvait-on faire référence dans le nom du sault au Matelot avant 1634? On peut penser à Guillaume Couillard de Lespinay (1591-1663) qui a exercé le métier de matelot. En effet, dans les Voyages publiés en 1632, Samuel de Champlain écrit : « un habitant du pays, qui se nourrit de ce qu'il a défriché au pays, appelé Couillard bon matelot, charpentier et calfeutreux [...] auquel nous mettons notre assurance qu'il nous secourerait. » Guillaume Couillard, arrivé en Nouvelle-France vers 1613, se maria à Guillemette Hébert, la fille de Louis Hébert, en 1621. Après le décès de ce dernier survenu en 1627, Couillard lui succéda dans l'exploitation de ses terres. Le fief qui prendra le nom de Sault-au-Matelot était compris, dans la partie située sur la colline de Québec, entre deux ruisseaux, l'un coulant au sud à la côte de la Montagne, l'autre, à l'ouest, à la côte de la Canoterie. C'est celui-ci qui a sans doute reçu le nom de Sault au Matelot.

SOUS-LE-FORT, Rue

« Selon un axe ouest-est, elle va du pied de la falaise à la Pointe-aux-Roches » (M. Trudel : Terrier 1663, 1973).

Le Plan de Québec de 1640, dressé par l'arpenteur Jean Bourdon, montre que cette voie, déjà rectiligne, porte le nom de Rue des Roches. Dans son livre Le terrier du Saint-Laurent en 1663, l'historien Marcel Trudel considère que le nom de la rue Sous-le-Fort était déjà en usage. D'autre part, dans le Papier terrier de la Compagnie des Indes Occidentales, il est souvent

question du nom de cette voie, notamment dans un acte du 15 octobre 1667 : « rue ditte sous le fort » et dans un autre daté du 22 décembre de la même année : « jusques à la petite ruelle ... joignant, d'un costé, Toussaint Toupin, d'autre la rue et carrefour de sous le fort » (P.-G. Roy, 1931).

La rue Sous-le-Fort a été appelée ainsi parce qu'elle est située exactement sous le fort Saint-Louis, et se termine au pied de la falaise de 60 mètres de hauteur. « La voie qui mène du Cap vers ce quai [de la Reine] est nommée Rue Sous-le-Fort, à cause de sa position : elle date probablement de l'année 1620, quand on jeta les fondements du Fort St. Louis. En 1663, elle devait aboutir à la Pointe des Roches » (J. MacPherson-LeMoine, 1875). Construit par Samuel de Champlain en 1620 et nommé « fort saint Louis » par le fondateur de Québec en 1623, cet ouvrage serait aujourd'hui situé sous la terrasse Dufferin, au monument de Champlain.

La rue Sous-le-Fort fut prolongée vers le fleuve Saint-Laurent, au-delà de la rue Saint-Pierre, à partir du XIX^e siècle, à la suite du remblayage et de la construction de quais, comme l'atteste en particulier le plan de Québec de 1822 réalisé par le graveur E. Bennet. Cependant, en 1977, en raison de la reconstitution de la batterie Royale, à l'est, angle des rues Sous-le-Fort et Saint-Pierre, cette voie fut de nouveau réduite à sa longueur primitive, soit celle qu'elle avait au XVII^e siècle.

La dénomination Fort Saint-Louis a également servi à désigner, au XVII^e siècle, outre la rue Sous-le-Fort, les rues Saint-Louis et du Fort (voir ces rubriques).

TRÉSOR, Rue du

« Petite rue depuis la place du Fort jusqu'au cimetière qui joint au presbytère » (Recensement ... , 1716).

Le terrier du Saint-Laurent en 1663 mentionne qu' « Entre le Palais de la Sénéchaussée (futur terrain de la cathédrale anglicane) et la place du fort Saint-Louis, une rue qui prolonge ce qui sera la rue du Trésor, va de la rue Sainte-Anne au fort : on l'appelle alors rue tendante au fort Saint-Louis ou rue tendante du fort Saint-Louis à Saint-Jean » (M. Trudel : Terrier 1663, 1973). La dénomination de Saint-Jean citée précédemment, fait référence au corps de logis de la terre Saint-Jean de l'arpenteur Jean Bourdon qui était situé près de l'actuelle rue Belvédère, un peu au nord du chemin Sainte-Foy (voir la rubrique Rue Saint-Jean). En plus du tronçon sud de la rue du Trésor, le secteur nord de cette ruelle compris entre les rues Sainte-Anne et De Buade, était également ouvert comme en font foi plusieurs plans de Québec, en particulier celui de l'arpenteur Jean Bourdon de 1664. Un acte notarié de François Genaple de Bellefonds, daté du 2 juin 1689, mentionne le nom Rue du Trésor (P.-G. Roy, 1932). Sur un plan de l'emplacement des Récollets à la Haute-Ville, réalisé par l'ingénieur Robert de Villeneuve en 1692, la rue du Trésor porte le nom de « Rue de l'hydre ».

Le mot Trésor qui date de la fin du XIII^e siècle, écrit avec une majuscule, s'applique à l'ensemble des ressources financières d'un prince, d'un souverain, puis d'un État (Dictionnaire historique de la langue française, 1998). La Compagnie des Cent-Associés, qui a administré la Nouvelle-France de 1627 à 1663, *possédait tout et fournissait tout* selon la formule employée par l'archiviste Honorius Provost. Comme le commerce était le monopole de la seigneurie des Cent-Associés, on peut penser que les ressources financières de cette Société pouvaient être désignées sous le nom de Trésor! La maison des Cent-Associés, à la Haute-Ville, était située rue Sainte-Anne, environ à l'emplacement de la cathédrale anglicane Holy Trinity. On devait emprunter ce sentier ou ce chemin pour se rendre à la maison des Cent-Associés.

L'historien Yves Tessier écrit que « La rue du Trésor a été ainsi nommée parce qu'elle conduisait jadis aux bureaux du Trésorier de la Marine » (Y. Tessier, 1993). On fournit parfois la localisation de ces bureaux : « autrefois, elle conduisait à la Trésorerie ou Commissariat royal, rue Saint-Louis, où l'on distribuait et échangeait les billets de monnaie courante, soit la piastre espagnole ou française, soit plus tard les guinées et les souverains anglais » (M. Duval, 1986).

BIBLIOGRAPHIE

AUBERT DE GASPÉ, Philippe. Les Anciens Canadiens, Québec, Desbarats et Derbyshire, 1863, 411 p.

-----Mémoires, Ottawa, G. E. Desbarats, 1866, 563 p.

BAILLARGEON, Noël. Le Séminaire de Québec sous l'épiscopat de Mgr de Laval, Québec, Presses de l'Université Laval, 1972, 308 p. (Les cahiers de l'Institut d'histoire; 18)

BARTHÉLEMY, Jean-Jacques. Voyage du jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire, Madrid, Benoît Cano, 1796, t. III, p. 101.

BEAUDET, Louis. Québec, ses monuments anciens et modernes ou Vade mecum des citoyens et des touristes par un québécois, Québec, Société historique de Québec, 1973, 200 p. (Cahiers d'histoire; 25)

BENNET, E. « City of Quebec », plan publié dans The Quebec Directory for 1822 : containing an alphabetical list of the merchants, traders and house keepers, &c. within the City, par Thomas Henri Gleason, Québec, 1822, 102 p.

BÉRARD, Victor. L'Odyssée « poésie homérique », Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1955, t. I, p. 186. (Collection des universités de France)

BLAIS, Suzelle. Apport de la toponymie ancienne aux études sur le français québécois et nord-américain : documents cartographiques du régime français, Québec, Commission de toponymie, 1983, 105 p. (Études et recherches toponymiques; 6)

BLANCHARD, Raoul. « Québec, esquisse de géographie urbaine », L'Est du Canada français, Paris, Masson; Montréal, Librairie Beauchemin, 1935, t. II, p. 157-289.

BLANCHET, Danielle. Découvrir la Grande Allée, Québec, Musée du Québec, 1984, 177 p.

BOIVIN-ALLAIRE, Émilie. Née place Royale, [Montréal], Leméac, 1984, 227 p. (Collection Vies et mémoires)

BONNEFOIS, J.-C. Voyage au Canada fait depuis l'an 1751 à 1761, Paris, Aubier Montaigne, 1978, 190 p. (Étranges étrangers)

BOUCAULT, Nicolas-Gaspard. « État présent du Canada, dressé sur nombre de mémoires et connaissances acquises sur les lieux », 1754, Rapport de l'archiviste de la province de Québec pour 1920-1921, Québec, Impr. du roi, p. 11-50.

BOUCHETTE, Joseph. Description topographique de la province du Bas Canada, avec des remarques sur le Haut Canada, et sur les relations des deux provinces avec les États-Unis de l'Amérique, Londres, W. Faden, 1815, 664 p.

BOURDON, Jean. Plan de Québec, 1640, Ministère des Affaires culturelles, Direction des biens

culturels.

-----. Le Veritable plan de quebec fait en 1663, attribué à Jean Bourdon, Québec, Inventaire des biens culturels.

-----. Veritable plan de quebec Comme Il est En lan 1664 & les fortifications que lon y puisse faire, France, Archives nationales.

-----. Vray Plan du haut & bas de quebec Comme Il est En lan 1660, Archives nationales du Canada.

CAMPEAU, Lucien. Les Cent-Associés et le peuplement de la Nouvelle-France (1633-1663), Montréal, Éditions Bellarmin, 1974, 174 p. (Cahiers d'histoire des Jésuites; 2)

CASGRAIN, Philippe-Baby. « La maison d'Arnoux où Montcalm est mort », Bulletin de recherches historiques, Lévis, vol. 9, n° 2, février 1903, p. 33-48.

CHAMPLAIN, Samuel de. *Œuvres de Champlain*, présenté par Georges-Émile Giguère, Montréal, Éditions du Jour, 1973, 6 t. en 3 vol., cartes.

CHARBONNEAU, André, Yvon DELOGES et Marc LAFRANCE. Québec, ville fortifiée du XVII^e au XIX^e siècle, Québec, Éditions du Pélican, Parcs Canada, 1982, 491 p., cartes.

CHÉNIER, Rémi. Québec, ville coloniale française en Amérique : 1660 à 1690, Ottawa, Environnement Canada, Service des parcs, Lieux historiques nationaux, 1991, 293 p. (Études en archéologie, architecture et histoire)

CHOUINARD, François-Xavier. La ville de Québec : histoire municipale. *I - Régime français*, Québec, Société historique de Québec, 1963, t. 1, 116 p. (Cahiers d'histoire; 15)

Concorde : revue municipale, Québec, Concorde Enr., 1951-1957.

COUILLARD-DESPRÉS, Azaire. « *Le fief du Sault au Matelot* », *Bulletin de recherches historiques*, Lévis, vol. 22, n° 6, juin 1914, p. 201-203.

DAHL, Edward H. et al. La ville de Québec, 1800-1850 : un inventaire de cartes et plans, Ottawa, Musées nationaux du Canada, 1975, 413 p., ill., cartes (Collection Mercure, Musée national de l'homme, Division de l'histoire; 13)

Dictionnaire historique de la langue française, sous la direction de Alain Rey, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1998, 3 t.

- DIONNE, Narcisse-Eutrope. Le parler populaire des Canadiens français ou Lexique des canadianismes, acadianismes, anglicismes, américanismes, mots anglais les plus en usage au sein des familles canadiennes et acadiennes françaises, Québec, Presses de l'Université Laval, réimpr. 1974, 671 p.
- DROLET, Antonio. La ville de Québec : histoire municipale. II - Régime anglais jusqu'à l'incorporation (1759-1833), Québec, Société historique de Québec, 1965, t. II, 144 p. (Cahiers d'histoire; 17)
- . La ville de Québec : histoire municipale. III - De l'incorporation à la Confédération (1833-1867), Québec, Société historique de Québec, 1967, t. III, 144 p. (Cahiers d'histoire; 19)
- DUVAL, Monique. « En déambulant le long des rues ... », Cap-aux-Diamants, vol. 2, n^o 2, été 1986, p. 81-83.
- « Etat général des habitans du Canada en 1666 », Rapport de l'archiviste de la province de Québec *pour 1935-1936*, Québec, Impr. du roi, p. 3-154.
- FOURNIER, Rodolphe. Lieux et monuments historiques de Québec et environs, Québec, Garneau, 1976, 339 p.
- FRANQUELIN, Jean-Baptiste-Louis. « Plan geometrique de la Basseville de Quebec avec partie de la haute-ville », 1683, dans Rémi Chénier, Québec, ville coloniale française en Amérique : 1660 à 1690, Ottawa, Environnement Canada, Service des parcs, Lieux historiques nationaux, 1991, 293 p.
- FRÉCHETTE, Louis. Originaux et détraqués : douze types québecquois, Montréal, Louis Patenaude, 1892, 360 p.
- FRONTENAC, Louis de Buade, comte de. « Correspondance échangée entre la Cour de France et le gouverneur de Frontenac », Rapport de l'archiviste de la province de Québec pour 1926-1927, p. 3-144; Rapport de l'archiviste de la province de Québec pour 1927-1928, p. 3-211; Rapport de l'archiviste de la province de Québec pour 1928-1929, p. 247-384.
- GALE, George. Historic tales of Old Quebec, Québec, Telegraph Print. Co., 1920, 245 p.
- GAUMOND, Michel. La Place Royale : ses maisons, ses habitants, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1976, 97 p. (Civilisation du Québec; 5. Série Place Royale)
- GOSELIN, Auguste. Vie de Mgr de Laval, premier évêque de Québec et apôtre du Canada, 1622-1708, Québec, Demers, 1890, 2 t.
- « Habitants de la ville de Québec 1770-1771 », Bulletin de recherches historiques, Lévis, vol. 27, 1921, p. 218-224, 247-252.

- HAMELIN, Jean. « Bourdon, Jean (appelé parfois M. de Saint-Jean ou sieur de Saint-François) », Dictionnaire biographique du Canada, Québec, Presses de l'Université Laval, 1966, vol. 1, p. 115-117.
- « Huault de Montmagny, Charles », Dictionnaire biographique du Canada, Québec, Presses de l'Université Laval, 1966, vol. 1, p. 383-384.
- HARE, John et al. Histoire de la ville de Québec 1608-1871, Montréal, Boréal et Musée canadien des civilisations, 1987, 399 p.
- HOPKINS, Henry Whitmer. Atlas of the City and County of Quebec, Québec, Provincial Surveying and Pub. Co., 1879, 62 p.
- Journal des Jésuites, publié d'après le manuscrit original conservé aux archives du Séminaire de Québec, par Charles-Honoré Laverdière et Henri-Raymond Casgrain, Québec, Léger Brousseau, 1871, 403 p.
- Jugements et délibérations du Conseil Souverain de la Nouvelle-France, Québec, A. Côté, 1885, vol. 1, p. 186-187.
- Jugements et délibérations du Conseil Supérieur. Procès-verbaux, vol. 10-13 (1693-1702), Archives nationales du Québec, 1862.
- LACHANCE, André. Le bourreau au Canada sous le régime français, Québec, Société historique de Québec, 1966, 132 p. (Cahiers d'histoire; 18)
- LAIJOUÉ, François de. Plan de tous les Endroits ou on Veux faire passer les Eaux concédées par Mr Talon, 1708, France, Archives nationales.
- LAVERDIÈRE, Charles-Honoré. Notre-Dame de Recouvrance de Québec, Québec, 1873, 11 p.
- LEBEL, Alyne. « Les propriétés foncières des ursulines et le développement de Québec, 1854-1940 », Cahiers de géographie du Québec, Québec, Presses de l'Université Laval, vol. 25, n° 64, 1981, p. 119-132.
- LEBEL, Jean-Marie. Le Vieux-Québec : guide du promeneur, ill. de Guillaume Clément, Sillery, Guide du Septentrion, 1997, 338 p.
- LEMOINE, James MacPherson. Les rues de Québec, *Montréal*, Compagnie d'Imprimerie canadienne, 1875, 22 p.
- Picturesque Quebec : a sequel to Quebec past and present, Montréal, Dawson, 1882, 535 p.
- MASSICOTTE, Édouard-Zotique. « Quelques rues et faubourgs du vieux Montréal », Les Cahiers des Dix, Montréal, vol. 1, 1936, p. 108-156.

- MONET, Philibert. *Invantaire des deus langues, françoise, et latine, assorti des plus utiles curiositez de l'un & de l'autre idiome*, Genève, Slatkine, réimpr. 1973, 990 p.
- NOËL, Ginette. « Les travaux publics », *La ville de Québec : histoire municipale. IV - De la Confédération à la charte de 1929*, Québec, Société historique de Québec, 1983, 246 p. (Cahiers d'histoire; 35)
- NOPPEN, Luc, Claude POLLETTE et Michel TREMBLAY. *Québec, trois siècles d'architecture*, Montréal, Libre Expression; Québec, Publications du Québec, 1989, c1979, 440 p.
- PLAMONDON, Clovis. « Origines de la paroisse Saint-Roch de Québec », *Concorde : revue municipale*, Québec, n° 9, septembre, 1956, p. 3-4.
- POIRIER, Jean. « Rue du Sault-au-Matelot », *Le toponyme : bulletin d'information sur les noms de lieux*, Québec, Commission de toponymie, vol. 11, n° 1, 1995.
- PROVOST, Honorius. « Couillard de Lespinay, Guillaume », *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1966, vol. 1, p. 243-244.
- « Développement urbain de Québec jusqu'à 1760 », F.-X. Chouinard, « *La Ville de Québec : histoire municipale. I - Régime français* », Québec, Société historique de Québec, 1963, p. 106-113. (Cahiers d'histoire; 15)
- « La Canoterie », *Le Canada français*, Québec, vol. 28, n° 10, 1941, p. 1059-1068.
- *La censive Notre-Dame de Québec*, Québec, Société historique de Québec, 1954, 32 p. (Cahiers d'histoire; 6)
- « L'endroit où Arnold fut blessé », George F. G. Stanley, *L'invasion du Canada 1775-1776*, Québec, Société historique de Québec, 1975, p. 183-188. (Cahiers d'histoire; 28)
- « Notes sur la pierre monumentale Le chien d'or », *Bulletin de recherches historiques*, Lévis, vol. 69, n° 4, octobre 1967, p. 149-150.
- RAUDOT, Jacques. *Correspondance Raudot, Pontchartrain*. Lettre du 23 octobre 1710, Archives nationales du Québec.
- Recensement de la ville de Québec pour 1716*, publié par l'abbé Louis Beaudet, Québec, A. Côté, 1887, 66 p.
- « *Recensement de Québec en 1744* », Rapport de l'archiviste de la province de Québec pour 1939-1940, Québec, Impr. du roi, p. 1-154.
- Relations des Jésuites 1611-1672*, Montréal, Éditions du Jour, 1972, 6 vol.
- ROY, Pierre-Georges. « Histoire vraie du Chien d'Or », *Les Cahiers des Dix*, Montréal, vol. 10, 1945, p. 103-168.

- . Inventaire des concessions en fief et seigneurie ..., Beauceville, L'Éclaireur, 1927-1929, 6 t.
- . Inventaire des procès-verbaux des grands voyers conservés aux Archives de la province de Québec, Beauceville, L'Éclaireur, 1923-1932, 6 t.
- . *La Ville de Québec sous le Régime français*, Québec, Paradis, 1930, 2 t.
- . Les rues de Québec, Lévis, 1932, 220 p.
- . Ordonnances, commissions, etc., etc., des gouverneurs et intendants de la Nouvelle-France 1639-1706, Beauceville, L'Éclaireur, 1924, 2 t.
- . Papier terrier de la Compagnie des Indes Occidentales 1667-1668, Beauceville, L'Éclaireur, 1931, 2 t.
- SIGNAY, Joseph. Recensement de la Ville de Québec en 1818, Québec, Société historique de Québec, 1976, 323 p. (Cahiers d'histoire; 29)
- TESSIER, Yves. Ville de Québec : guide historique et touristique, Québec, Société historique de Québec, 1993, 191 p.
- TRUDEL, Marcel. Le terrier du Saint-Laurent en 1663, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1973, 618 p. (Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne française; 6)
- . « Québec vers la fin du Régime français », carte dans Atlas de la Nouvelle-France, Québec, Presses de l'Université Laval, 1973, p. 200.
- TRUDELLE, Joseph. Les jubilés, églises et chapelles de la ville et de la banlieue de Québec : de 1615 à aujourd'hui, Québec, Le Soleil, 1901-1904, 2 vol.
- VERRETTE, René. Les rues de Trois-Rivières : leur origine et leur histoire, 2^e éd. rev. et mise à jour, Trois-Rivières, 1984, c1980, 101 p. (Cahiers historiques; 2)
- Ville de Montréal. Les rues de Montréal : répertoire historique, Montréal, Éditions du Méridien, 1995, 547 p.
- Ville de Québec. Guide odonymique de la ville de Québec : 1608-1988, Québec, Ville de Québec, Service des communications, 1989, 483 p.
- . Saint-Roch, un quartier en constante mutation, Québec, Ville de Québec, 1987, 54 p. (Les quartiers de Québec)
- . Vieux-Québec, Cap-Blanc : place forte et port de mer, Québec, Ville de Québec, 1989, 80 p. (Les quartiers de Québec)

VILLENEUVE, Robert de. Plan de la ville et chasteau de Québec, 1685, Ottawa, Archives nationales du Canada, Division des cartes et plans.

-----. [Plan de l'emplacement des Récollets à la Haute-Ville], vers 1692, dans Rémi Chénier, Québec, ville coloniale française en Amérique : 1660 à 1690, Ottawa, Environnement Canada, Service des parcs, Lieux historiques nationaux, 1991.

« Visite générale de la paroisse de Québec, commencée le 30 juillet 1792 », Rapport de l'archiviste de la province de Québec pour 1948-1949, Québec, Impr. du roi, p. 9-55.

YON, Armand. « Notre premier touriste en Nouvelle-France : Asseline de Ronval [1662] », Les Cahiers des Dix, Montréal, vol. 39, 1974, p. 147-170.

INDEX DES NOMS DE RUES CITÉS

A

Armes, Place d' 4, 5, 6, 7, 11, 14, 17, 25,
26, 30

B

Basilique, Place de la 18
Basse-Ville, Côte de la 20
Basse-Ville, Escalier de la 4, 5, 6, 11, 12,
13, 20
Basse-Ville, Grande Côte de la 20, 21
Basse-Ville, Place de la 26
Belvédère, Rue 37
Break Neck Steps 12
Buade, Rue 14

C

Canoterie, Côte de la 2, 4, 5, 6, 12, 16, 30,
33, 35, 36
Capitale, Rue 32
Capitale, Rue de la 32
Cap rouge, Grand chemin du 32
Casse-Cou, Escalier 5, 12, 13
Cathédrale, Place devant la 18
Cavalier-du-Moulin, Parc du 22
Champlain, Boulevard 16
Champlain, Escalier 12
Champlain, Petite rue 15
Champlain, Place de 25
Champlain, Rue 12, 15, 16
Chapelle-des-Jésuites, Place de la 19, 20
Charles-Baillaigé, Escalier 14
Château, Place du 11
Château, Rue du 17
Chien-d'Or, Passage du 7, 14
Chiens, Côte des 36
Chiens, Ruelle des 36
Collins, Rue 30
Colonel-Dambourgès, Côte du 36
Cook, Rue 27
Corps-de-Garde, Rue du 33
Costes Ste-Geneviève et St-Michel,
Grand chemin des 29
Couillard, Rue 5, 13, 16, 24, 28, 30, 31
Craig, Rue 35

Cul-de-Sac, Rue du 4, 5, 6, 13, 15
Cul-de-Sac, Rue tendante au 13

D

Dalhousie, Rue 21
D'Argenson, Rue 34
D'Artigny, Rue 32
Dauphin Street 27
Dauphine, Rue 27
D'Auteuil, Rue 11
De Buade, Rue 2, 4, 5, 6, 7, 14, 16, 18, 37
De Léry, Côte 28
De Léry, Rue 28
De Meule, Rue 15
De Meules, Rue 4, 5, 6, 12, 15
De Meules et Champlain, Rue 15
Desjardins, Rue 20
Devant la Cathédrale et les Jésuites,
Place 14, 18
Devant le Fort, Place 26
Devant l'Église, Grande Place de 18
Devant l'Évêché, Place 14
Devant les Jésuites, Place 18
Donnacona, Rue 19
D'Youville, Place 30

E

Église à l'hôpital, Chemin tendant de l' 16
Église à l'hospital, Chemin qui vat de
la dite 2
Escalier, L' 12
Escalier, Rue de l' 12

F

Fabrique, Côte de la 2, 3, 4, 5, 6, 16,
30, 35
Fabrique, Rue de la 7, 16
Ferland, Rue 5, 17, 28, 29
Fontaine Champlain, Rue tendante à la 3,
15
Fort, Place du 11, 37
Fort, Rue du 2, 4, 5, 6, 7, 14, 16, 17, 37
Fort Saint-Louis, Grande rue tendante
au 3, 37

Fort Saint-Louis, Place du 21, 37
Fort Saint-Louis à Saint-Jean, Rue tendante
du 37

G

Garden Street 7
Garneau, Rue 5, 16, 17, 28, 31
Grande Allée 1, 2, 3, 4, 5, 6, 18, 32
Grande allée en banlieue de la ville 18
Grande Parade 11
Grande Place 2, 4, 5, 6, 11, 18, 19, 25, 26
Grange, Chemin allant à la 21
Grève du cul de sac, Ruelle qui descend sur
la 13

H

Haute Ville, Grande Place de la 18
Hay Market 20
Hope Street 7, 28
Hôpital, Rue de l' 20, 30
Hôtel-de-Ville, Jardins de l' 19
Hôtel-de-Ville, Place de l' 5, 19
Hôtel-Dieu, Rue de l' 24
Hydre, Rue de l' 37

J

Jardins, Rue des 2, 4, 5, 6, 19, 20, 23, 26,
27

L

Lamontagne, Côte 11
Little Champlain Street 15

M

Magasin du Montréal, Rue tendante du 36
Major, Rue 17
Marché, Place du 6, 18, 19, 25, 26
Marché à Foin 19
Marché-Champlain, Place du 13
Marché de la Basse-Ville, Place du 26
Montagne, Côte de la 4, 5, 6, 12, 14, 16,
17, 20, 21, 24, 36

Montagne, Côte la 20, 21
Montagne, Rue de la 4, 7
Montcalvaire, Allée 21
Mont-Carmel, Allée du 21
Mont-Carmel, Chemin du 21
Mont-Carmel, Parc du 22
Mont-Carmel, Rue du 3, 4, 5, 6, 7, 21, 22,
26, 32
Mountain Hill 7, 21
Mountain Street 7
Mount Carmel Street 7

N

Neuve, Rue 25
Notre-Dame, Carré 26
Notre-Dame, Place 18, 26
Notre-Dame, Rue 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 12, 14,
22, 23, 25, 31
Notre-Dame-des-Victoires, Place 26
Notre Damme, Grande Ruë De 23
Nouvelle-France, Rue de la 16

P

Palace Street 7
Palais, Côte du 1, 2, 5, 16, 23, 24, 33
Palais, Porte du 24, 33
Palais, Rue du 24
Parade 11
Parloir, Rue du 4, 5, 6, 23, 24, 33
Parloirs, Rue des 23
Pauvres, Rue des 1, 4, 5, 6, 23, 24, 33
Peter Street 7
Petit-Champlain, Rue du 3, 12, 13, 15
Place, La 26
Pointe-aux-Lièvres, Descente pour aller
à la 12
Pont, Rue du 35
Porche, Rue du 4, 5, 6, 25
Port-Dauphin, Rue 24
Porte S. Jean, Rue de la 29
Prison, Rue de 27
Publique, Grande place 25
Publique, Place 25

Q

Québec, Place de 26
quebec au Cap Rouge, Grand route
qui va de 3, 18, 32
Quêteux, Escalier du 12
Qui descend au Palais, Rue 24
Qui mène au Cul-de-Sac, Rue 13

R

Régnant sur le Cap, Chemin 12
Remparts, Rue des 31
Reverends Pères aux Mères Ursulines, Rue
qui va des 2
Reverends Peres Jesuittes, Chemin joignant
les terres des 2, 26
Ring 11
Roches, Rue des 2, 36
Rond de chaîne 11
Royal, Grand chemin 33
Royale, Place 4, 5, 6, 7, 11, 12, 15, 18, 22,
25, 26, 32
Rue-Buade, Escalier de la 12
Rue-Champlain, Escalier de la 12
Ruelle 21, 25
Ruelle 12, 37

S

Saint-André, Rue 27
St Anne Street 26
Saint-Charles, Rue 13
Sainte-Anne, Grande rue 26
Sainte-Anne, Rue 2, 3, 4, 5, 6, 7, 16, 19,
26, 27, 29, 30, 32, 34, 37, 38
Ste-Anne, Troisième branche de la rue 27
Sainte-Famille, Côte 28
Sainte-Famille, Rue 2, 27, 30, 31
Sainte-Famille, Rue de la 3, 4, 5, 6, 7, 16,
27, 28, 30
Sainte-Foy, Chemin 37
Sainte-Ursule, Rue 1, 23
Saint-Flavien, Rue 28
Saint-François, Petite rue 28
Saint-François, Rue 4, 5, 6, 7, 17, 28, 29
St-Jean, Chemin de 29, 30, 33

Saint-Jean, Rue 2, 4, 5, 6, 7, 27, 29, 30,
34, 37
Saint-Joachim, Rue 4, 5, 6, 13, 28, 30, 31
St. John Street 7
St. Johns Street 7
Saint-Joseph, Rue 4, 5, 6, 7, 17, 28, 31
St. Lewis Street 7
Saint-Louis, Chemin 18
Saint-Louis, Rue 2, 3, 4, 5, 6, 7, 11, 16, 17,
18, 19, 21, 23, 26, 30, 32, 33, 37, 38
Saint Michel, Chemin 18
Saint Nicholas, Rue 33
Saint-Nicolas, Rue 4, 5, 6, 16, 33
Saint-Paul, Rue 13, 34
St. Peter Street 7
Saint-Pierre, Rue 3, 4, 5, 6, 21, 25, 34
St Roch, Nouvelle rue 35
Saint-Roch, Rue 4, 5, 6, 7, 34, 35
St. Rock Street 7
Saint-Stanislas, Rue 27
Saint-Vallier, Rue 34, 35
Saint-Vallier Est, Rue 13
Sault-au-Matelot, Petite rue du 36
Sault-au-Matelot, Rue du 3, 4, 5, 6, 22, 23,
28, 33, 34, 35, 36
Sauvages de la montagne, Chemin des 21
Séminaire, Allée du 18
Sillery, Route de 18
Sœurs, Rue des 21
Sœurs, Ruelle des 21
Soubs le fort, Rue ditte 37
Sous-le-Cap, Rue 20, 36
Sous-le-Fort, Rue 2, 3, 4, 5, 6, 11, 12, 17,
34, 36, 37
Stadaconé, Rue 20
Sur le Cap, Escalier allant 11, 20
Sur le Quai du Cul de Sac, Rue 15

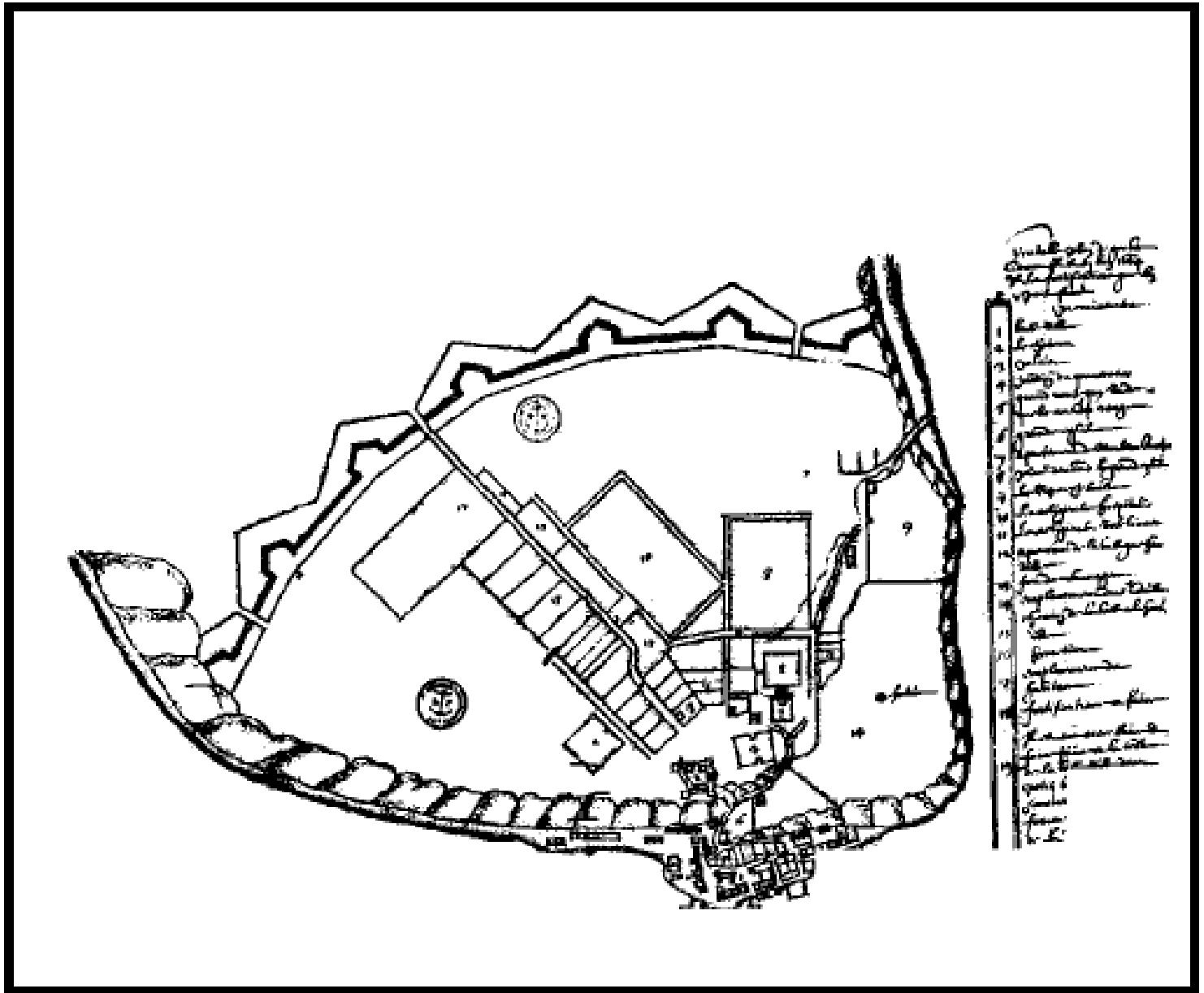
T

Treasure's Lane 7
Trésor, Rue du 2, 4, 5, 6, 16, 37, 38
Tresor Street 7

U

Ursulines, Rue des 23

Plan de Québec de 1664 par Jean Bourdon



Le Veritable plan de quebec Comme il est En lan 1664, dressé par Jean Bourdon n'indique que trois odonymes parmi ceux qui sont déjà en usage : grande route qui va de quebec au Cap rouge ; place devant la grande église et chemin de la basse à la haute ville.
 (Archives Nationales de France)

Plan de Québec de 1685 par Villeneuve



Le plan de Robert de Villeneuve de 1685 intitulé *De La Ville Et Chateau De Québec* montre notamment que les *rues Sainte-Anne* et *Saint-Jean* étaient réunies par une voie de raccordement qui, de nos jours, s'étendrait de la place D'Youville à l'église presbytérienne St. Andrew's. Ceci explique que la *rue Sainte-Anne* fut parfois désignée *Rue Saint-Jean*. (Archives nationales du Canada)